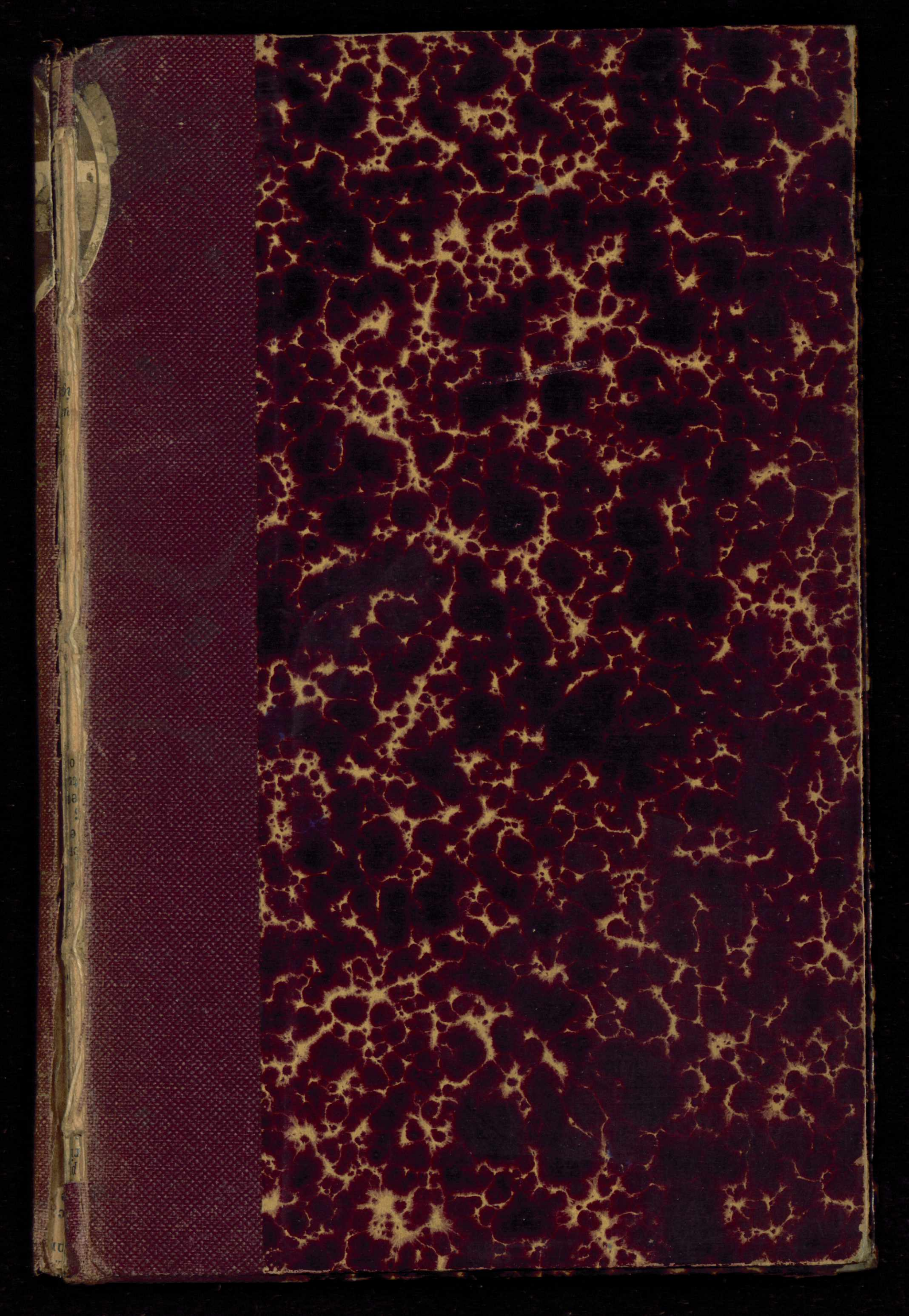
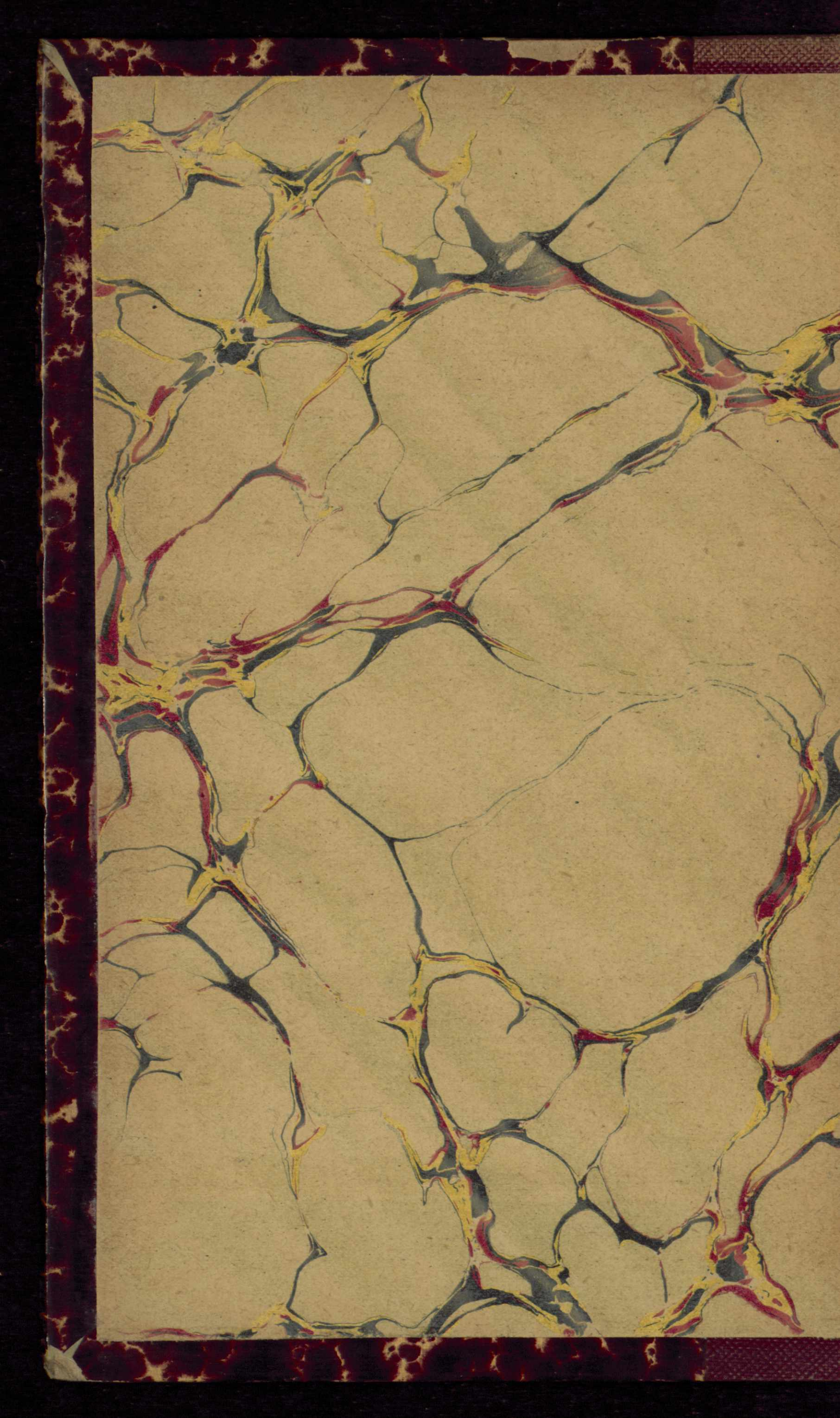
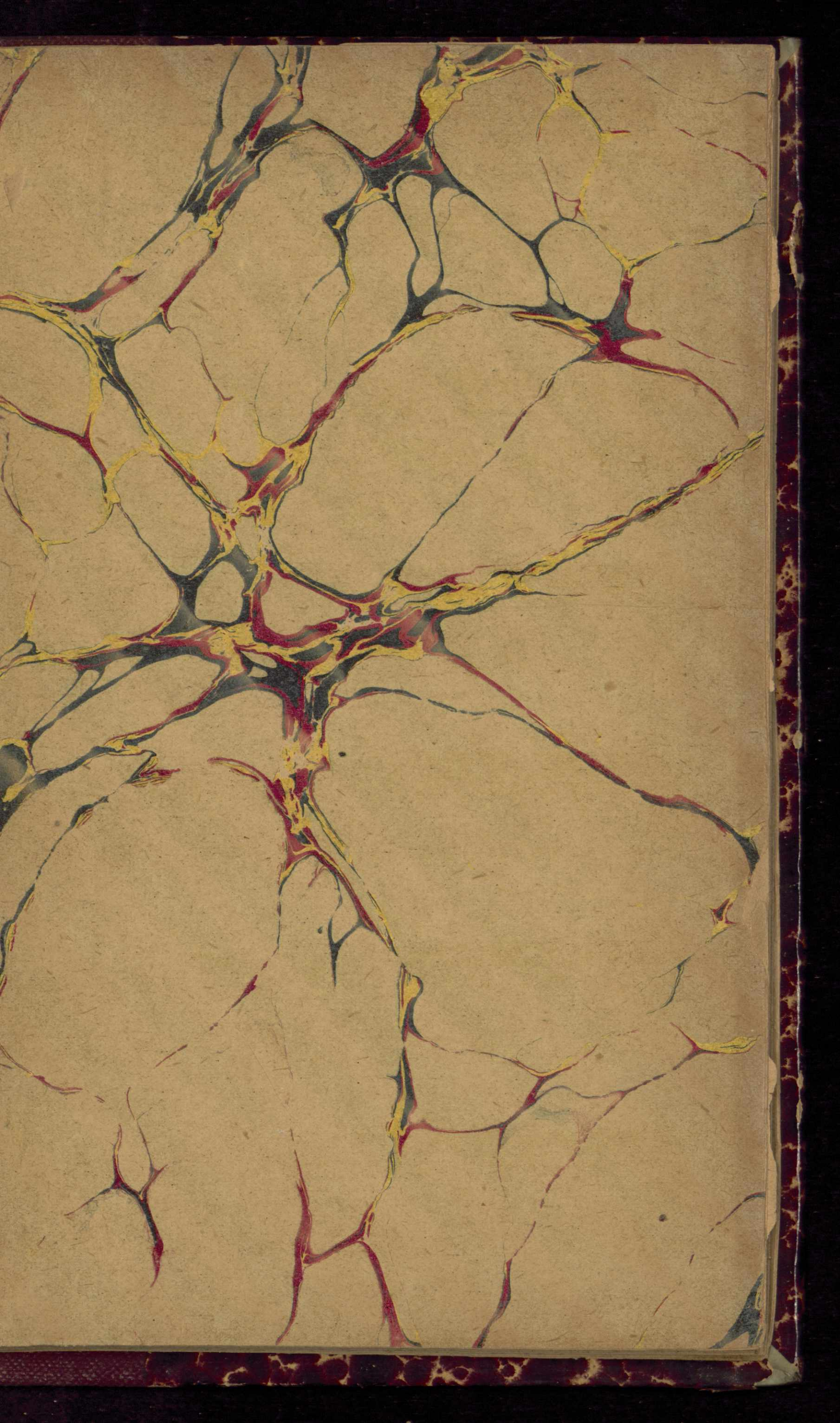


8° R
3742
Sup
ANNIE BESANT
CONFÉRENCES
DU CONGRÈS
THÉOSOPHIQUE
DE 1900









CONFÉRENCES

DU

Congrès théosophique de 1900



J. CHAKRAVARTI et ANNIE BESANT

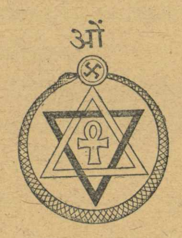
CONFÉRENCES

DU

Congrès théosophique de 1900

SPIRITUALITÉ ET PSYCHISME
LA SCIENCE ANTIQUE ET LA SCIENCE MODERNE
DES ÉMOTIONS
LE BUT DE LA SOCIÉTÉ THÉOSOPHIQUE
LES PREUVES DE LA THÉOSOPHIE

PRIX : UN FRANC



PARIS
PUBLICATIONS THÉOSOPHIQUES
10, RUE SAINT-LAZARE, 10

1901

PRÉFACE

Les cinq Conférences contenues dans ce livre ont été faites au cours du Congrès théosophique international *de juin dernier; trois d'entre elles ont eu lieu au siège actuel de la Société théosophique,* 52, *avenue Bosquet; les deux autres, dans la grande salle de l'hôtel des Sociétés savantes.*

Nous sommes heureux de les voir publiées, parce qu'elles ont une grande valeur intrinsèque, parce qu'elles nous viennent de deux personnalités éminentes et particulièrement sympathiques (1), *parce qu'elles marquent un stage important de la théosophie en France,*

(1) Dont l'une, — M. le professeur G.-N. Chakravarti, — est venue tout exprès de l'Inde pour assister ses jeunes frères d'Occident.

et parce qu'elles perpétueront le souvenir de ces réunions si véritablement fraternelles où des représentants de nombreuses nations et de plusieurs races se sont rencontrés pour faire battre leurs cœurs à l'unisson, et faire entendre, dans l'un des centres les plus importants de l'Europe troublée, une note d'harmonie et d'amour.

Puisse cet effort contribuer à écarter les désastres que le manque de fraternité nous a préparés, ou, du moins, à en atténuer le fracas, s'ils sont inévitables.

D^R^ TH. PASCAL.

SPIRITUALITÉ ET PSYCHISME

SPIRITUALITÉ & PSYCHISME

Mes Frères, mes Sœurs,

Peu de choses ont autant frappé ceux qui ont visité différentes contrées, que le travail et le succès de la Société théosophique chez des peuples très séparés par la situation géographique, le langage, les mœurs et les habitudes. Le zèle des âmes pieuses qui de toutes les parties du monde se sont donné la main pour coopérer à son œuvre, l'écho sympathique que ces données fondamentales ont éveillé au cœur de peuples placés dans des milieux si divers, suffiraient presque à prouver son enseignement capital : l'origine commune de l'humanité. Car ces faits font penser que, sous les couches variées composant les formes extérieures dans lesquelles l'homme s'exprime, il coule une source profonde et durable, dont les eaux pénètrent tous les cœurs, et dans tous les temps.

Les vérités spirituelles, dont la Société théosophique est l'expression la plus récente, sont aussi

anciennes que l'humanité ; leurs racines sont au plus profond de l'être ; mais c'est dans l'atmosphère spirituelle spécialement propice de l'Orient qu'elles ont d'abord fleuri sous forme d'idées concrètes assimilables, — quoique souvent imparfaitement, — pour le cerveau humain. C'est pourquoi l'Orient a toujours été la source-mère d'où sont sortis tous les grands systèmes religieux du monde, et, de tous temps, les peuples ont tourné leurs regards vers cet Orient et ses mystères pour y chercher la solution des grands problèmes de la vie et de l'être. Il est donc naturel et juste que l'étude de la littérature et des religions orientales occupe une large part dans les travaux de la Société théosophique, car en elles sont cachées les sublimes vérités que la Théosophie moderne essaie de revivifier dans le monde, et je suis naturellement fier, comme Hindou, du succès d'un mouvement qui glorifie le magnifique héritage que nous ont laissé nos ancêtres, et que, par notre apathie, nous avions presque laissé tomber dans l'oubli.

Cette satisfaction personnelle mise à part, je regarde la Société théosophique comme un lien direct rattachant ce monde extérieur sans vie, livré à d'insignifiantes occupations que les hommes dans leur aveuglement prennent pour d'importantes entreprises, au monde merveilleux de l'Esprit, qui respire la vie et la joie éternelles.

C'est une véritable barque de sauvetage qui porte l'homme dévoué et résolu, à travers l'océan du matérialisme, au port du repos et de la paix, et je m'étonne souvent qu'un plus grand nombre de personnes n'entrent pas dans ce vaisseau qui est à leur portée. Combien d'entre nous, pourtant, connaissent, par expérience, la consolation d'avoir un refuge assuré au milieu des dogmes contradictoires des religions exotériques, des troublantes doctrines des systèmes de philosophies rivales, et des soucis harassants d'une vie matérielle sans âme et sans saveur !

Dans l'Occident, où le flot du matérialisme s'est élevé si haut que la vie des sens semble avoir étouffé celle de l'Ame, la Société théosophique est un bienfait, dont la nature et l'étendue seront mieux appréciées par les générations futures qui recueilleront les fruits du labeur des pionniers actuels. Mais dans l'Inde même, berceau des aspirations spirituelles, pays unique au monde, où depuis un temps immémorial brûle le feu spirituel que les vicissitudes extérieures ont obscurci sans réussir à l'éteindre, dans cette terre sacrée elle-même la Société théosophique a été le salut de la population. La différence que l'on constate dans le sentiment de respect national pour les choses spirituelles depuis une vingtaine d'années, tient du miracle. En dépit de la lumière des Écri-

tures et des saintes traditions, lumière qui eût dû être pour eux un phare étincelant, mes compatriotes voguaient vers le roc du matérialisme où se serait englouti le précieux trésor de leurs connaissances spirituelles, quand apparurent deux personnalités remarquables qui opérèrent un changement prodigieux dans le courant de la pensée indienne. L'une a déjà rejeté le vêtement de chair sous lequel le monde la connaissait, mais elle a laissé derrière elle une influence assez puissante pour animer encore le mouvement qui lui était plus cher que sa propre vie. L'autre est heureusement encore à la tête de l'œuvre, c'est notre Président, ce vétéran qui a tant fait pour le relèvement de l'Inde, et dont je suis heureux de voir le visage familier présider à cette assemblée. Tous les cœurs le bénissent pour son noble travail et prient qu'une longue vie lui soit accordée pour le continuer.

Si le bien fait à l'Inde par la Société théosophique est immense, son œuvre en Occident sera plus étonnante encore et nous espérons qu'un jour viendra où les Occidentaux seront amenés à une perception plus claire de ce monde spirituel dont la lumière fait disparaître la pâle lueur du monde matériel. Ceci s'accomplira moins vite que dans l'Inde, où il ne s'agissait que de réveiller chez le peuple des souvenirs familiers, bien que presque

oubliés ; en Occident, il faudra faire pénétrer des vérités ignorées dans des esprits que ni l'hérédité, ni l'étude n'ont préparés à accepter. Les nations occidentales se trouvant là sur un terrain nouveau et inconnu, il leur faut n'avancer qu'avec prudence et réflexion. Elles seraient donc sages et avisées de vouloir profiter de l'expérience longuement accumulée des nations orientales, qui, ayant cultivé ce terrain les premières, sont familiarisées avec les précipices et les embûches qui s'y rencontrent, et dans lesquels il est aussi facile que dangereux de tomber.

J'ai été poussé à prendre la parole à ce Congrès, précisément par l'espoir de vous avertir d'un de ces dangers, qui pourrait être évité si l'on en comprenait bien la nature. Dans mes voyages en Europe et en Amérique, j'ai été frappé de l'intérêt profond et général qui, depuis peu, s'attache aux questions spirituelles. J'ai aussi vu surgir dans l'esprit humain, comme l'épine près de la rose, une forte inclination vers les phénomènes psychiques. On fait de grands efforts pour réunir toutes les conditions nécessaires à la production de faits saisissants ; c'est le fruit de la même faiblesse qui porte les humains à vouloir cueillir les fruits avant leur maturité ; et c'est là une caractéristique de la civilisation actuelle que cette hâte fiévreuse d'arriver coûte que coûte, par les

moyens les plus rapides, sans avoir la patience de travailler et d'attendre sagement le meilleur moment pour recueillir le fruit des efforts. Il ne faut donc pas s'étonner si quelques chercheurs, en poursuivant un but divin, s'égarent dans les sentiers de traverse du psychisme inférieur.

Nous connaissons tous la grande différence qui sépare le plan spirituel du plan psychique : il est donc presque inutile de vous rappeler que le soi-disant « phénomène » relève du plan astral, et n'a que très peu d'affinité avec le plan spirituel. Il est vrai de dire que ce dernier est peu compréhensible, et que ses réalités sont très difficiles à saisir pour des esprits accoutumés à agir dans un milieu matériel. Il est vrai aussi que le plan astral étant en contact intime avec le plan physique, il est plus facile aux hommes d'en pénétrer consciemment les détails, et de pouvoir les traduire ensuite dans le langage de l'expérience terrestre. Mais ceux dont l'idéal est de servir Dieu et l'humanité, par la voie de la purification et du perfectionnement, ne doivent pas se laisser tenter par la vaine gloire de se grandir en acquérant quelques pouvoirs faciles, non possédés par leurs frères, car des dangers inconnus et sans nombre menacent l'être qui s'égare dans les régions illusoires, sans être muni du fanal de la vraie connaissance, — la connaissance spiri-

tuelle ; il devient semblable à un frêle esquif lancé sur une mer orageuse, sans mât ni gouvernail. Je ne nie pas que ces pouvoirs, comme tous les autres, ne puissent être, et même ne soient employés pour aider les hommes ; mais, pour avoir une action effective, ils doivent être les corollaires des pouvoirs de l'âme, lesquels sont les fruits mûris de la sagesse, fruits acquis par de nombreuses existences de sacrifice et de pureté. C'est pourquoi, dans l'Inde, ce pays imprégné de l'expérience des siècles, on détourne fortement les aspirants de l'acquisition des *Siddhis*, ou pouvoirs psychiques, quoique l'on ait toujours reconnu la possibilité d'acquérir certains pouvoirs anormaux par des pratiques étranges. Il y existe encore aujourd'hui des hommes fiers de posséder ces pouvoirs soi-disant miraculeux qui leur attirent l'admiration et la crainte des foules ignorantes. La nature humaine est partout la même, et, comme l'ombre suit le soleil, de même la soif ardente de ces pouvoirs suit souvent le désir sincère de la connaissance spirituelle ; il faut reconnaître pourtant que jamais, dans l'Inde, le pendule de l'erreur n'a oscillé au point de faire confondre les tours de passe-passe avec la Yoga, comme cela eut lieu à Londres dans une circonstance mémorable. On a souvent mal interprété ce terme « Yoga » ; cependant on y a toujours

attaché l'idée de purification intérieure et de contrôle des diverses activités mentales. Mettant à part cette classe d'ascètes errants qui se martyrisent dans l'espoir de passer pour des saints, on n'a regardé comme Yogui que l'homme qui, ayant étudié les lois intérieures de l'être, règle sa vie suivant les conseils de son Dieu intérieur, et a acquis un contrôle parfait sur tous ses sens, y compris celui qu'on nomme le *Rajà* (le roi) des sens : le mental. C'est, en effet, le mental de l'homme qui vitalise tous les organes et préside à la construction de la personnalité, c'est-à-dire de l'être soi-conscient. Il est écrit, en vérité, dans les livres saints, que la vraie « Yoga » consiste dans le contrôle du mental, car le mental est le centre des pensées, et les pensées sont les forces qui établissent la structure intérieure de l'homme, et celui-ci est saint ou vicieux selon que ses pensées sont pures ou impures. Et non seulement le corps intérieur, mais le corps physique lui-même est influencé par les pensées habituelles qui règlent la vie individuelle. Qui n'a constaté la différence d'aspect physique entre le saint qui dévoue sa vie au service de Dieu et du prochain et le misérable qui ne vit que pour nuire à ses semblables ou par satisfaire ses passions ? Et cet effet de la pensée n'est pas limité à un seul plan, car les divers corps qui nous serviront dans nos futures incarna-

tions seront formés d'après les pensées qui auront dominé notre incarnation présente. Ceux d'entre nous qui connaissent l'enseignement théosophique sur les différents corps qui constituent l'être, et les différents plans de matière qui leur correspondent, comprendront facilement que, pendant la construction des corps, la pensée, qui est une force vivante, attire les molécules de matière qui sont en affinité avec elle, et attire aussi les élémentals, ou esprits de la nature, qui lui sont congénères, pour coopérer à ce grand travail de construction d'une entité aussi composite que l'homme. Il ne faut pas supposer que cette puissante influence de la pensée s'arrête aux quatre principes humains qui lui sont directement soumis ; elle s'étend encore au-dessus, et imprègne les principes élevés qui la dominent d'en haut. C'est le feu du sacrifice ; sa fumée s'élève vers le ciel, en adorant le Dieu qui est en nous.

Veillons donc soigneusement à la façon dont nous employons cette toute-puissante énergie ; tâchons de rendre nos pensées plus élevées et moins personnelles et d'arriver à soumettre notre nature au Dieu intérieur, car là est la racine de toute véritable Yoga, comme de toute vraie Religion. Il — le Divin dans l'homme — est toujours présent au plus profond de nos cœurs, et aux jours les plus sombres et les plus malheureux il

ne nous abandonne point. Ce sont nos propres pensées qui, par leurs vibrations discordantes, nous empêchent de percevoir ses délicates mélodies. La flûte de Shrî Krishna n'est jamais silencieuse, mais ses délicates harmonies ne trouvent pas nos cœurs accordés à l'unisson ; elles ne peuvent alors les faire vibrer et les éveiller à la musique divine. Quel plus grand devoir, quel culte plus sublime que l'effort énergique et persistant, de mettre toutes nos pensées à l'unisson de cette « voix », — si faible d'abord, plus forte ensuite — qui se fait entendre au fond de nous-mêmes ? Pour y arriver, les efforts violents sont inutiles ; il n'est pas nécessaire d'abandonner la vie ordinaire ; il n'est pas urgent, il est même nuisible de prendre contact avec les ombres du plan astral au moyen de miroirs magiques, de tables tournantes, ou autres puérilités semblables ; car le plan astral fourmille d'entités bienfaisantes et malfaisantes, et si celui qui y pénètre n'a pas encore atteint une pureté absolue de pensée et de vie, il attirera probablement à lui des démons élémentals, et, manquant de la connaissance que donne seul le développement intérieur, il tombera victime de ces puissantes forces naturelles, auxquelles il se sera lui-même inconsidérément exposé.

Il n'est pas nécessaire non plus de fuir les occupations du milieu où nous a placés le Karma pour

rechercher la solitude des forêts, car la force s'acquiert en combattant, non en fuyant la lutte. Certainement, par intervalle, des existences même de paix et de repos aident à nous donner un avant-goût du calme et du bonheur qui remplissent l'âme des êtres très évolués ; mais il faut bien savoir que ces retraites sont faites comme des haltes en vue de luttes futures, et ne doivent pas être recherchées comme une jouissance définitive. Le héros qui veut remporter la plus grande victoire, — la conquête de soi-même, — ne doit pas penser à son propre bonheur ; il doit être toujours prêt à lutter contre les épreuves et les tribulations qu'il rencontre à chaque pas dans la vie de ce monde, et qui se multiplient à mesure qu'il acquiert la force et l'énergie de leur résister et de les fouler aux pieds.

C'est une destinée pleine de souffrances et remplie de la plus intense douleur, mais c'est la seule qui vaille d'être désirée et vécue, car elle seule mène à la gloire et aux pieds du Divin Maître, — le Maître que ceux-là seuls sont dignes de servir, qui consentiraient à donner le bonheur à l'humanité au prix même de leur sang. Tel est le sentier escarpé et plein d'épines qui nous est ouvert. Que ceux qui possèdent la force et l'énergie nécessaires le prennent, car il conduit à une paix et une joie inexprimables, il mène à la vision de la toute splen-

deur du Dieu qu'ils adorent. Ce sentier est assez rude pour éprouver les plus forts, et les plus faibles peuvent s'y fortifier, car les difficultés y sont proportionnées aux forces, et les puissances hostiles n'attaquent vivement que ceux qui se sont déjà aguerris aux combats. Que les plus faibles d'entre nous prennent donc courage ; par une miséricordieuse dispensation de la Providence, les épreuves sont rares au début, et de plus, aussitôt les premiers pas accomplis, on aperçoit déjà quelques éclairs de la Lumière divine, éclairs faibles et rares il est vrai, mais qui apportent tant de paix, une si grande joie que le néophyte monte pas à pas sans perdre un instant espoir, parce qu'il sent que l'aide est avec lui.

Peut-être devrais-je ici ajouter quelques paroles de consolation à l'adresse de ceux que séduit encore le rêve des pouvoirs anormaux. Tout ce que l'étudiant, doué de pouvoirs psychiques, peut voir et souhaiter — et même beaucoup plus encore — est révélé à l'intuition du voyant éclairé, non dans la lueur indécise du feu follet qui s'agite à la vue psychique, mais dans le soleil lumineux de la connaissance tranquille et sûre, qui empêche toute chute et donne le moyen de contrôler les forces terribles en action sur le plan astral. Mais ces pouvoirs ne nous sont pas donnés pour satisfaire une vaine curiosité, ni pour notre développe-

ment personnel, mais uniquement pour venir en aide à nos semblables. Heureux celui à qui ils ont été donnés sans qu'il les ait passionnément désirés, car alors il peut les offrir en sacrifice sur l'autel de son Dieu intérieur, tandis qu'il se tient aux pieds du Seigneur, sans autre désir au cœur que celui de le servir. Pour celui-là la chute est impossible ; car c'est avec raison que nos Écritures disent : « Ceux qui escaladent les hauts sommets au moyen de mortifications austères se croient libérés, mais ils sont en réalité aveuglés, parce qu'ils manquent de dévotion envers Toi, ô « l'Un aux « yeux de lotus » ! et ils tombent au fond du gouffre pour n'avoir pas révéré Tes pieds. Mais Tes vrais disciples, ô Mâdhava, ne perdent pas le sentier, car ils Te sont attachés par les liens de l'amour ; et protégés par Toi, ils marchent sans crainte, foulant aux pieds les têtes de leurs ennemis (1) ! »

(1) *Conférence donnée par M. Gyanendranath Chakravarti à la Société Théosophique,* 52, *avenue Bosquet le* 24 *juin* 1900.

La Science antique et la Science moderne

La Science antique et la Science moderne

MESDAMES, MESSIEURS,

Je viens, une fois encore, me confier à l'indulgence que vous m'avez toujours témoignée, et vous exposer la nature de la Sagesse antique, ou plutôt d'une partie seulement de cette sagesse, base de toute science, de la science antique aussi bien que de la science moderne.

Comme je me heurte aux difficultés d'une langue qui n'est pas la mienne, mes pensées roulent et se développent beaucoup plus vite que mes paroles. Vous vous rappelez, n'est-ce pas, cette histoire du jeune David, qui, voulant se battre avec un géant, essayait de porter l'armure du grand roi d'Israël, et qui, tout jeune encore, trouvait cette armure de fer beaucoup trop lourde pour lui et la rejetait. J'ai, moi aussi, à porter une armure trop lourde pour mes forces; mais, moins fortuné que lui, je ne puis la

rejeter ; il faut absolument que je la porte ; et je vous demande votre secours pour m'aider à la supporter.

Je dois vous parler, ce soir, de la science antique et de la science moderne ; les placer en face l'une de l'autre ; vous montrer, si je le puis, les relations qui les unissent, les différences qui les séparent, et aussi, je l'espère, vous montrer comment la sagesse antique peut aider la science moderne dans son développement.

Cette science antique nous vient de l'Orient ; mais je crois que nous devons la considérer comme plus ancienne même que cette Inde où nous la puisons aujourd'hui. Je crois qu'il y avait une science antique de l'Occident, analogue à cette science antique de l'Orient, mais que cette science de l'Occident a disparu depuis longtemps. Elle a existé autrefois sur ce grand continent de l'Atlantide dont la science moderne commence à constater l'existence ; sur ce continent disparu sous les flots du grand Océan, et où fleurissait une science magnifique et profonde

De là cette science est passée en Égypte et dans ces contrées dont le nom ancien de *Cham* a fourni à l'Angleterre le terme dont elle se sert pour désigner la chimie. Ce terme anglais est, en effet, dérivé de l'égyptien ancien. Nous trouvons aussi les traces de cette science parmi les Américains,

ou plutôt parmi ces tribus qui vivent encore sur le continent américain et qui descendent de cette race peuplant autrefois les continents de l'Atlantide. En Chine, encore, on trouve les restes de cette civilisation et de cette race antiques, et la littérature chinoise renferme des traces de cette science de l'antiquité qui nous vient de ce grand continent.

Mais, pour nous, comme je le disais, nous puisons la science antique dans l'Inde. Quand notre race, appelée parmi les théosophes la cinquième race de l'humanité, est née dans les Indes, elle forma la première famille aryenne. Nous provenons nous-mêmes de ce tronc. C'est parmi les Hindous que l'on retrouve, aujourd'hui encore, cette science antique qui a fleuri pendant des milliers d'années ; c'est là que nous puisons ces vérités sublimes qui se trouvent dans la littérature philosophique, religieuse et scientifique de cette contrée. Dans les Indes, comme partout dans l'antiquité, nous ne rencontrons jamais d'opposition entre la science et la religion. Dans l'antiquité, en effet, elles étaient des sœurs et non pas des ennemies ; partout où se trouvait un temple de la religion se trouvait aussi une école de science ; le prêtre était toujours un homme de science ; il ne pouvait être donné à personne, dans ces temps reculés, d'être un homme de

science, sans être aussi un prêtre. Et aujourd'hui, aux Indes, nous trouvons la classe des brahmanes. Ceux-ci, étant prêtres, sont, en même temps, les précepteurs du peuple, et ont toujours enseigné la science aussi bien que la religion. Nous trouvons, dans cette littérature de l'antiquité, que les sciences qu'ils enseignaient étaient au nombre de soixante-quatre, et que ces sciences, sciences physiques, comprenant la chimie, l'électricité même, se nommaient *Aparavidya*, c'est-à-dire les sciences inférieures ; en outre, nous trouvons qu'ils enseignaient une science suprême qu'ils appelaient *Paravidya*, c'est-à-dire la science supérieure, laquelle science était toujours la science de l'âme. Car aux Indes toutes les sciences étaient couronnées par la science de l'âme, la plus complexe de toutes les sciences, et comportant une méthode tout à fait précise et directe.

Cette science de l'âme ne procédait pas d'un mysticisme vague ; c'était une science précise, nette, permettant d'apprendre la vérité d'une façon tout à fait scientifique ; mais c'était surtout la science de l'âme, c'est-à-dire la science de la vie et non pas la science des formes ; la connaissance de Dieu plutôt que celle du plan terrestre ; l'intelligence du *soi*, le Soi suprême de l'Univers ou le Soi intérieur de l'homme ; c'était là la seule

et vraie connaissance. *Connais-toi toi-même :* tel était en un mot le couronnement de toute science.

En Grèce, la science de l'Orient se retrouve dans les enseignements de Pythagore et de Platon plutôt que dans ceux d'Alexandre. Ainsi que les premiers, en effet, elle s'appliquait d'abord à observer les phénomènes de l'intelligence pour étudier ensuite ceux du plan terrestre.

Nous constaterons que les deux méthodes, la méthode antique et la méthode moderne, sont tout à fait différentes l'une de l'autre. La science de l'Orient suivait une route qui commençait vraiment au ciel et qui, pas à pas, descendait sur la terre ; la science moderne, au contraire, commence sur la terre, et monte pas à pas. La même méthode se retrouve dans les écoles arabes ; dans ces écoles de l'Espagne où les Maures venus de l'Arabie étaient les précepteurs ; la science qu'ils avaient apportée observait les phénomènes de la nature, et, d'après ces observations, édifiait quelques théories, quelques hypothèses. La science de l'Orient, au contraire, commençait par des observations, — il faut toujours observer, — mais ces observations portaient sur l'intelligence, et non pas sur les phénomènes, sur les faits. Ce n'était pas le plan terrestre qu'elle étudiait, c'étaient les vérités de la conscience, de l'intelligence humaine, même de l'intelligence

surhumaine, de l'intelligence divine. On partait de cet axiome que l'homme est une intelligence qui possède un corps, lequel est plutôt un accident ; car l'intelligence, c'est l'homme lui-même. Cette science étudiait donc l'homme comme une intelligence ; comme une intelligence se servant du corps, et non pas comme un corps produisant une intelligence. Telle est la différence fondamentale entre la science antique et la science moderne.

Étudiant toujours la vie plutôt que les formes ; regardant les formes comme les expressions de la vie, on commençait toujours par étudier l'esprit. Cet esprit était un germe divin ; sa nature était la même que la nature du Soi universel ; l'esprit humain, disait-on, est une étincelle de l'Esprit divin ; de même que les étincelles viennent du feu, selon un texte sacré de l'Inde, de même l'esprit humain sort de l'esprit divin ; il est le même dans sa nature ; le même dans ses pouvoirs ; la seule différence entre eux, c'est que, dans l'Esprit divin, se trouve la perfection de tous les pouvoirs manifestés, tandis que, dans l'esprit humain, les capacités de ces pouvoirs seules se rencontrent ; elles doivent grandir pour devenir les pouvoirs manifestés divins.

Ainsi, la différence n'était pas une différence de nature, mais une différence d'évolution. L'homme

disait-on, c'est Dieu en évolution. Dieu est parfait, complet, il est le Tout, le Suprême, l'Universel ; l'homme est lui-même Dieu, mais Dieu non développé, non encore évolué, germe de Dieu comme le grain que l'on sème dans la terre ; si ce grain divin est semé dans la terre de la vie, dans la terre des expériences, il germera, il croîtra en Dieu, et ainsi l'homme deviendra Dieu ; étant le même dans sa vie, il peut devenir le même dans sa manifestation.

Telle est la base de toute religion ; non pas seulement de la religion et de la science de l'Orient, mais aussi de la religion chrétienne. Qu'a dit, en effet, le Seigneur Jésus-Christ ? Il a dit : « Soyez parfaits comme votre Père qui est aux Cieux est parfait » ; c'est-à-dire : devenez Dieu ; voilà la perfection que doit chercher à atteindre l'humanité.

Ainsi, la science ancienne, en étudiant l'homme, commençait, comme je l'ai dit, par étudier son intelligence. Mais la science moderne, en étudiant la psychologie, commence par étudier la physiologie ; et les hommes de science moderne nous disent qu'il faut se baser sur la physiologie pour édifier une psychologie certaine : Il faut comprendre le corps, disent-ils, le cœur, le système nerveux, le cerveau; sans cela, on ne peut comprendre la pensée, l'intelligence ; il faut donc baser la psychologie sur la physiologie.

En étudiant de cette façon, on regarde donc l'homme comme s'il était tout d'abord un corps qu'il faut connaître et duquel une fleur, la fleur de l'intelligence, la fleur de l'esprit s'épanouirait; pour l'étudier, on recommande de commencer par en bas et de monter ensuite jusqu'à l'âme.

On commence, donc, par scruter, au moyen de la chimie, les éléments des corps; on étudie les solides, les liquides, les gaz; maintenant même on commence à étudier l'éther. La science moderne, s'élevant toujours, observe donc cette matière que l'on ne peut percevoir avec les sens, cette matière invisible nécessaire même à l'intelligence, pour comprendre les phénomènes qui se présentent dans le monde visible.

De plus, la science fait en ce moment un grand pas en avant : au lieu d'étudier les forces comme résultats directs de la matière, elle commence à regarder la matière comme une preuve de l'existence des forces; c'est-à-dire qu'elle envisage ces forces comme pouvant seules expliquer les phénomènes de la matière: et alors elle cherche à découvrir une matière si ténue, si subtile, qu'elle puisse expliquer même la force de l'électricité; car il y a des faits se rattachant à l'électricité; il faut donc qu'il existe une matière au moyen de laquelle cette électricité se manifeste.

La science de l'antiquité au contraire étudiait

d'abord les matières les plus subtiles, les plus fines, les plus rares ; elle descendait pas à pas de la matière du mental, dans la matière astrale, dans cette matière par laquelle les émotions trouvent leur expression ; puis, descendant toujours, elle arrivait, elle aussi, à l'éther.

Ainsi, la science moderne montant toujours arrive à l'éther ; la science ancienne, descendant toujours, se trouve dans l'éther; sur ce terrain commun les deux sciences se rencontrent enfin, et peuvent s'entendre. C'est sur ce terrain où la science moderne commence à pénétrer que la science antique aura beaucoup de grandes choses à lui dire. Peut-être l'aidera-t-elle à franchir les obstacles qui se dressent devant elle, et à mieux comprendre ces phénomènes difficiles; car, on ne peut encore faire les expériences qui expliqueraient les faits; on est encore aveugle, parce qu'on n'a pas développé les sens qui permettent de comprendre ce qui se passe dans les terrains de l'éther.

Comment peut-on étudier l'intelligence suivant la science antique ? Il est facile, dira-t-on, d'étudier, par exemple, les solides, les liquides; ce sont là des choses que l'on a sous les yeux ; on peut les voir, les toucher ; mais l'intelligence ! comment peut-on l'étudier d'une façon scientifique?

La science antique répond à cette question. Pour avoir une vraie connaissance des faits, pour avoir une vraie connaissance des causes, il faut se développer soi-même avant de faire ses observations ; car, puisque l'on ne peut pénétrer les choses si l'on ne répond pas aux vibrations qui viennent de ces choses extérieures, il faut absolument développer en soi-même le pouvoir de répondre aux vibrations les plus fines de la matière du monde invisible.

Le corps physique correspond au monde physique ; on peut voir avec les yeux, parce que les yeux peuvent vibrer synchroniquement avec ces vibrations de l'éther que nous appelons les vibrations lumineuses ; si nous n'avions pas cet organe de la vision capable de vibrer en réponse aux vibrations de l'éther, nous ne pourrions pas voir. Si un autre organe de notre corps était capable de vibrer à l'unisson des autres vibrations de l'éther, des vibrations électriques, par exemple, notre monde changerait tout à fait. Le monde n'existe pour nous que lorsque nous pouvons répondre à ses vibrations ; il est borné, pour nous, par notre incapacité à y répondre. Mais, si nous parvenons à développer en nous de nouvelles facultés de réponse aux multiples vibrations de cet univers extérieur, cet univers deviendra de plus en plus grand pour

nous, et il sera d'autant plus grand, plus complet que nous répondrons mieux aux vibrations de plus en plus subtiles de la vie mentale, de la vie émotionnelle, de l'intelligence.

Dans la science de l'antiquité, on procédait ainsi : il faut devenir saint, disait-on, avant de pouvoir devenir savant; ce qui voulait dire que si l'on veut connaître toutes choses, il faut développer en soi l'Esprit divin qui est la base de tous les mondes visibles et invisibles; et, puisqu'il existe en nous ce germe divin, nous pouvons développer les capacités de répondre à toutes choses. Il n'y a qu'une vie, et c'est la vie de Dieu, la vie universelle ; chaque phénomène de la vie est un phénomène qui renferme en lui la vie de Dieu.

La religion est le seul vrai point de départ de la connaissance ; et les mystères anciens renfermaient les bases de cette connaissance; on y enseignait à développer les diverses facultés de l'âme, à pratiquer les vertus prêchées par toutes les religions : la pureté, la chasteté, la bonté, la charité, l'amour de l'humanité. Puis on apprenait à développer les facultés surhumaines : les capacités de l'esprit lui-même.

Comment y parvenait-on ? On enseignait que l'intelligence humaine construit pour elle-même plusieurs corps : l'un de ces corps, le corps supérieur,

est un corps qui n'est pas né, et qui ne peut mourir ; un corps nommé *corps causal*, dans lequel se trouvent toutes les causes de la vie. Ce corps composé de la matière la plus fine, la plus subtile, persiste de vie en vie; c'est un corps immortel, le véritable corps de l'âme. Ce corps s'enveloppe d'une matière un peu plus grossière, la matière mentale, constituant ainsi un *corps mental* dans lequel les pensées se forment, et par lequel on pense. Ce corps mental est enveloppé lui-même par un autre corps, le *corps astral*, qui peut éprouver le plaisir ou la douleur, et par lequel on peut sentir toutes choses. Enfin, le dernier corps est le *corps physique*, que nous connaissons sur le plan terrestre.

Tous ces corps se développent l'un après l'autre. Le corps physique est le premier corps qui s'organise parfaitement. Le corps astral et le corps mental sont longtemps imparfaits et mal organisés; le corps physique est le premier qui soit parfaitement organisé; et c'est par ce corps physique que l'âme commence à recevoir toutes les impressions du dehors.

Dans notre race, le corps physique est assez parfait ; cependant il ne l'est pas encore complètement, car il lui manque deux sens qui vont se développer à côté des cinq sens que nous possédons déjà. L'un de ces deux sens supplémentaires,

le sixième sens, commence à se montrer dans notre race.

Pardonnez-moi, si je reviens un instant à la science moderne. Elle vient de découvrir des vagues de l'éther, des vibrations électriques que l'on nomme les *rayons X*. Qu'est-ce que c'est que ces *rayons X?* Ce sont des rayons électriques, des vagues, des vibrations électriques qui peuvent passer à travers la matière que l'on avait cru jusqu'ici imperméable ; à travers un morceau de bois, par exemple.

Si tout se bornait là, cela ne nous intéresserait peut-être pas outre mesure, peut-être même cela ne nous avancerait-il pas beaucoup ; mais il se trouve que, parmi les hommes et les femmes, on rencontre quelques personnes qui peuvent voir naturellement ce que l'on voit au moyen de ces rayons. Alors que l'homme de science se sert de ces rayons X pour démontrer, par exemple, la présence d'une balle dans un corps et la faire voir à travers la chair physique, certaines personnes peuvent apercevoir cette balle sans l'aide des rayons artificiels.

L'année dernière, on a examiné aux États-Unis un jeune homme jouissant de cette faculté de vision à travers les corps opaques. Un jour qu'il regardait la main de son père, il fut surpris de ce qu'il y voyait. « Que vois-tu donc ? » lui dit le père.

Et l'enfant dessina sur la main de son père le tracé des os de cette main, et lui dit : « Je vois, dans votre main, à travers la chair, des lignes et des os. » Le père s'étonna de ce que lui disait son fils et le conduisit auprès d'un médecin, pour le faire examiner. Celui-ci, ayant questionné l'enfant, reconnut son cas, et, pendant quelques mois, cet enfant allait deux fois par semaine à l'hôpital, où les médecins faisaient sur lui des expériences. La raison pour laquelle ils se déterminèrent à ne reproduire ces dernières que deux fois par semaine fut la fatigue considérable qui en résultait pour le patient. Néanmoins, on constata qu'il pouvait, sans le secours d'aucun appareil, distinguer à travers la chair le squelette des sujets que l'on présentait à son examen.

D'où vient donc la faculté de cet enfant? De ce qu'il a dans les yeux — dans les cellules nerveuses de l'œil — plus d'éther que l'on n'en trouve ordinairement dans ces cellules; de cet éther spécial qui vibre en réponse aux vibrations électriques.

Car, ce que la science ne sait pas encore, c'est qu'il n'y a pas qu'un seul éther, mais plusieurs ; et que l'éther ordinaire n'est pas le même que l'éther au sein duquel se propagent les rayons X.

La science ancienne appelait cette lumière la

lumière noire ou lumière invisible, c'est-à-dire lumière qui n'est pas perceptible aux yeux. Cette lumière dont on se sert pour voir à travers les murs, à travers les pierres, à travers la chair humaine, c'est ce que l'on appelle la *clairvoyance.*

La clairvoyance, dans ce cas, n'est qu'une faculté de l'intelligence dans le corps physique; elle n'est pas tout d'abord astrale, puis physique ; il y a en effet une clairvoyance physique aussi bien qu'une clairvoyance astrale; c'est-à-dire qu'il existe une clairvoyance s'appliquant à l'éther physique; et certaines personnes, comme je le disais, sont douées de cette faculté; mais la plupart de ces personnes la possèdent seulement dans des conditions spéciales. En se servant, par exemple, de l'hypnotisme, de la transe hypnotique, on crée des clairvoyants ; car, lorsque le système nerveux est dans cet état particulier, alors que le cerveau ne peut plus agir de la façon accoutumée, que le mental est calme, que l'on ne peut plus voir ou entendre de la façon ordinaire, beaucoup de personnes peuvent devenir clairvoyantes, c'est-à-dire qu'elles peuvent voir ce qu'elles ne voyaient pas dans leur état normal.

Si donc vous trouvez des personnes clairvoyantes de nature, et d'autres qui ne sont clairvoyantes que dans l'état d'hypnose, cela indique, n'est-ce pas, qu'il y a là une faculté humaine

rudimentaire que l'on pourrait développer si l'on savait comment le faire. Dans la science antique on développait cette faculté encore rudimentaire du corps physique, faculté qui va se développer, qui se développe même en ce moment dans notre race. En Amérique, où les races se mêlent beaucoup par les mariages, on rencontre un grand nombre de personnes qui possèdent cette clairvoyance physique, existant aussi en Europe chez quelques individus ; dans cette race à peu près nouvelle qui s'implante sur le sol américain, on rencontre cette capacité de la clairvoyance physique beaucoup plus développée qu'elle ne l'est ici.

Il y a encore un autre sens que doit développer notre corps : le septième sens, celui par lequel on transmettra la pensée d'un cerveau à un autre.

La science moderne, dans cet ordre d'idées, commence aussi à étudier la transmission des pensées ; on admet déjà la transmission de pensée d'un cerveau à un autre cerveau.

Mais comment s'opère cette transmission ? Il y a deux espèces de transmission de pensée. On peut transmettre la pensée d'un cerveau à un autre cerveau si l'on a développé l'organe qui, dans le cerveau, concourt à la transmission, car il y a, là encore, un organe rudimentaire qui servira, dans l'avenir, à transmettre la pensée d'une personne à

une autre. Sir William Crookes et le professeur Lodge ont fait des expériences dans cette voie; et ils se déclarent convaincus qu'une pensée peut se transmettre d'une personne à une autre sans les aides matériels normaux.

Quand on étudie l'électricité, on observe que l'on peut produire des vagues électriques, des vibrations d'un genre analogue. M. Marconi l'a démontré; et un homme de science de Calcutta, Jagadish Chandra Bhose, a découvert ces ondes électriques, et le moyen de les enregistrer, dans le même temps où Marconi faisait ses expériences en Italie. Ces vagues de Marconi peuvent se transmettre par l'éther, sans le secours des fils de la télégraphie ordinaire.

De même que l'on peut transmettre ces vibrations électriques sans l'appareil ordinaire, on peut transmettre les vibrations de la pensée sans un appareil matériel, c'est-à-dire sans la parole ou l'écriture. Il se produit là une transmission vraiment matérielle, puisque l'éther est une espèce de matière; mais on peut transmettre aussi les pensées de l'intelligence à l'intelligence directement sans conducteur matériel; c'est-à-dire au moyen d'une matière beaucoup plus fine que l'éther : la matière mentale; et cette capacité de transmission peut être développée dans le corps mental de même que dans le corps physique on

peut développer la capacité correspondante au plan physique. Cette transmission peut s'opérer avec plus de force et moins de résistance sur le plan mental que lorsque l'on se sert de l'éther du plan physique; on pourrait arriver, ainsi, à transmettre des pensées de France en Russie, par exemple, et même plus loin. Mais, transmise par la matière mentale, cette pensée pourrait être envoyée de la terre à l'une des planètes en raison du peu de résistance de cet éther mental qui sert à la transmission.

Comment peut-on prouver que ce que je dis soit possible ! En faisant encore des expériences. Ces expériences-là se font au moyen de la méditation, de la concentration, du développement intérieur ; de même que la science moderne fabrique ses appareils pour voir l'invisible physique, de même la science antique fabrique des organes intérieurs par lesquels elle peut arriver à la perception du monde invisible. Par la concentration, par la domination du mental, on peut séparer l'intelligence du corps physique. Cette intelligence peut, alors, agir dans le corps astral ; elle peut percevoir les choses astrales, voir les habitants du plan astral, ressentir les vibrations astrales aussi bien que le corps physique perçoit les vibrations physiques. On existe alors comme intelligence, et non pas comme corps.

Toutes les nuits, vous le savez, votre intelligence se sépare de votre corps physique ; l'âme, pendant le sommeil, s'échappe du corps ; et, dans son corps astral, elle passe sur le plan astral. Lorsque l'on a des rêves absolument logiques, cohérents, on rapporte du plan astral les expériences de ce plan. Mais il est bien préférable d'arriver à ce résultat par la méditation, sans que la conscience cesse un seul instant d'être présente comme elle le fait dans le sommeil du corps ; il est bien préférable de passer du corps physique dans le corps astral sans perdre connaissance et d'apprendre à connaître cet état. Puis, une fois maître du corps astral, on peut encore le quitter momentanément et vivre dans le corps mental ; puis ensuite aller sur un plan plus élevé encore, plus subtil, plus inaccessible et sur lequel la pensée peut se développer avec une énergie dont le cerveau est complètement incapable.

La science antique apprenait à faire ces expériences ; la science moderne commence à répéter des expériences semblables ; plus elle se développera, plus elle progressera dans cet ordre d'idées, et plus elle trouvera de moyens pour développer, dans le corps physique, ces organes dont je parlais, ces organes qui percevront les vibrations électriques dont nous sommes encore incapables de nous rendre compte dans le corps physique.

Alors, je le crois, la science antique et la science moderne se rencontreront sur ce terrain commun ; et nos savants modernes arriveront ainsi jusqu'au plan astral, puis jusqu'au plan mental. Ils comprendront alors les faits du monde invisible, et tout ce dont a parlé la religion deviendra des certitudes scientifiques en même temps que des certitudes religieuses.

C'est pour cela que la théosophie est venue de l'Orient en Occident. C'est pour aider la religion d'une manière scientifique que les grands Maîtres de l'Orient ont envoyé leurs disciples, avec mission de faire connaître à l'Occident qu'il existe encore une science occulte, une science de l'intelligence, une science de l'âme, une *Connaissance* à l'aide de laquelle on peut prouver l'existence et la conscience de l'âme. Cette science n'a jamais été perdue en Orient ; c'est dans l'Occident qu'elle a disparu. On en peut cependant retrouver des traces dans les religions ; mais dans les religions modernes on ne trouve pas la connaissance, on trouve seulement la foi.

Mais la foi par elle-même n'est pas assez forte, pour lutter contre la science matérialiste, avec ses expériences, avec ses faits, avec ses vérités du plan physique ; il faut donc apporter à l'aide de la religion une science du monde invisible, une connaissance de ce monde qui puisse la redresser, la

soutenir, afin qu'elle ne soit plus seulement une foi aveugle qui croit tout — mais qui ne sait rien.

On doit donc chercher aujourd'hui à avoir la connaissance de ces mondes invisibles : les fondateurs des grandes religions ne parlaient pas de la foi, mais bien de la Connaissance ; ils connaissaient les choses dont ils ont parlé ; de même il faut aujourd'hui des hommes qui connaissent ces choses, qui connaissent ces mondes. Je crois, comme je l'ai dit, que ces deux sciences se rencontreront ; mais, pour cela, il faut que les hommes de science reconnaissent la possibilité des faits des mondes invisibles.

Je viens de lire un ouvrage de l'un de vos compatriotes, M. Camille Flammarion, qui a pour titre *l'Inconnu*. Dans ce livre, l'auteur présente au monde une foule de faits, d'expériences, d'observations ; ce ne sont pas là des spéculations, des dissertations, ce sont des observations précises, des faits. Les hommes de science moderne doivent faire des expériences semblables, examiner les témoins des faits allégués, rechercher s'ils disent la vérité. Quand on leur présente des faits, ils ne doivent pas se contenter de dire : C'est impossible; il faut qu'ils cherchent à reconnaître si ces faits sont vrais, et les contrôler eux-mêmes avant de les rejeter.

La science n'a pas progressé aussi vite qu'elle

aurait dû le faire, parce qu'elle a été trop incrédule; elle ne doit plus désormais dire : C'est impossible; elle doit regarder et examiner.

Lorsque le Dr Galvani commença ses expériences avec les grenouilles, on dit de lui qu'il était le maître à danser des grenouilles. Tous savent maintenant que ses expériences, peut-être un peu bizarres au début, ont été l'origine du galvanisme moderne.

M. Flammarion, dont je citais le nom tout à l'heure, raconte que, lorsqu'on apporta, à l'Académie des sciences de Paris, le téléphone, un savant déclara que c'était impossible; « c'est du ventriloquisme, » disait-il. Tout le monde sait maintenant que ce n'était pas du ventriloquisme, et que l'on peut transmettre la parole au moyen de vibrations électriques.

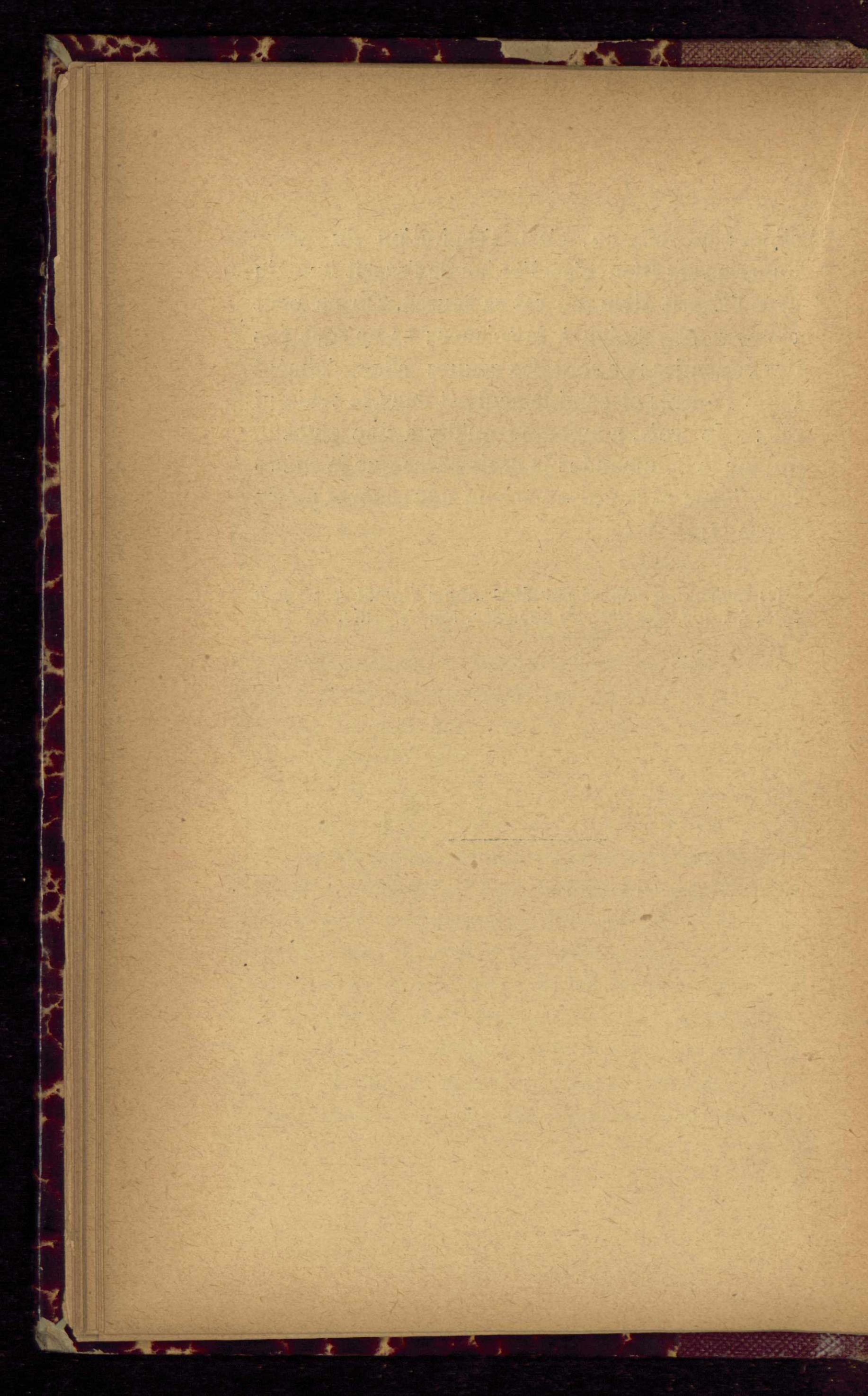
Cette incrédulité de la science est aussi néfaste que la crédulité religieuse. Voilà les deux ennemis de la vérité, les ennemis les plus acharnés et les plus dangereux; l'incrédulité qui nie les faits parce qu'ils sont nouveaux, la crédulité qui accepte toutes les superstitions parce qu'elles sont anciennes. Ce sont deux épées dangereuses, car elles tuent la vraie science et la vraie religion.

Pour nous, la religion et la science viennent du même Dieu; la science, c'est l'observation par l'intelligence sur tous les plans visibles ou invi-

sibles; la religion, c'est l'aspiration du cœur humain vers Dieu, c'est l'union de l'esprit humain avec l'Esprit divin qui est sa source. On ne peut opposer la religion à la science; ce ne sont pas des ennemies : ce sont des sœurs; elles s'aiment l'une l'autre; et celui-là seul est dans le vrai qui dit : « Je crois, non parce qu'il y a une autorité qui me le commande ; je crois parce que je *sais.* » La science et la croyance sont une seule et même chose (1).

(1) *Conférence donnée par Mme Annie Besant le* 25 *juin* 1900, *à l'Hôtel des Sociétés savantes, rue Serpente.*





DES ÉMOTIONS

DES ÉMOTIONS

Mesdames, Messieurs,

La connaissance de soi-même... voilà à la fois pour l'homme la plus grande sagesse et la plus grande difficulté! Celui qui posséderait cette science pourrait connaître la voie de l'évolution, pourrait se dominer afin de progresser plus vite.

C'est de cette connaissance de soi-même que je veux vous parler ce soir ; mon sujet sera : *Des Émotions* ; de l'élément émotionnel qui constitue peut-être la partie la plus importante de l'homme. En effet, dans les émotions se trouvent les plus grands bonheurs de l'humanité, comme aussi ses plus grandes douleurs, et si l'on possédait la science des émotions, si l'on savait les évoquer, les maîtriser, les régler en un mot, le chemin de l'évolution serait rendu plus facile. — Ce n'est, en effet, ni dans l'existence elle-même, ni dans nos pensées, que nous rencontrons les plus grands obstacles

de notre route ; c'est dans les émotions, dans cette partie de nous-mêmes par laquelle nous sentons.

L'individu humain, le soi..., moi..., moi-même..., voilà ce que nous connaissons. Moi : telle est la vérité fondamentale pour chacun de nous ; vérité que l'on ne peut nier, et à l'affirmation de laquelle on ne peut rien ajouter. Mais si nous regardons ce moi, nous trouvons qu'il a trois aspects pour chacun de nous : « J'existe ; je sens ; je pense. » Voilà les trois faces de l'Être humain, ses trois aspects vis-à-vis du monde extérieur. C'est la seconde de ces affirmations que nous allons étudier ce soir : « Je sens. »

Nous ne pouvons penser avant de sentir. Les sensations sont donc les premières vérités qui se font jour dans l'être humain ; la découverte de notre existence ne vient qu'après la pensée ; pour se distinguer de ce qui n'est pas soi, il faut d'abord dire : « Je pense. » Cette conscience d'exister, quoique vraiment fondamentale, suit donc pour l'homme la pensée ; c'est en pensée qu'il dit : « Je suis », mais avant de pouvoir penser il faut sentir. Toutes nos pensées viennent de nos sensations à travers le cerveau humain, et quand on étudie l'âme de l'homme, quand on considère ce germe divin, on reconnaît qu'avant l'intelligence existe la sensation.

Qu'est-ce en effet que la sensation ?

La sensation est le pouvoir, la faculté de répondre aux vibrations venues du dehors, — la vie elle-même est cette faculté, et, quand la vie évolue, c'est cette capacité de répondre à l'univers qui grandit et se développe. Au point de vue de la sensation ce pouvoir de répondre aux impressions du dehors s'affirme par le *plaisir* ou par la *douleur*. Voilà les deux côtés de la question. Lorsque quelque chose entre en contact avec cette âme humaine qui ne connaît encore rien, il y a sensation, c'est-à-dire un sentiment soit de jouissance, soit de peine ; et c'est ainsi que ce germe divin répond à l'univers ; c'est ainsi que l'on commence à sentir, puis à penser.

La base de la pensée humaine est la mémoire des expériences de plaisir ou de douleur ; ces expériences, répétées un certain nombre de fois, établissent une relation entre la sensation et l'objet qui en est la cause : quand on est arrivé à reconnaître cet objet, on possède la mémoire du passé, et par conséquent la prévision de l'avenir ; c'est une première idée qui se fait jour. Cette idée, nous le répétons, prend donc naissance dans la sensation ; l'objet est reconnu parce qu'il a causé soit une douleur, soit un plaisir. Ce que nous voulons étudier, ce sont donc ces sensations, ou plutôt cette capacité de sensations dans l'homme.

Qu'est-ce que le plaisir ?

Si nous regardons l'homme dans ses rapports avec la *vie*, le plaisir en marque l'épanouissement, l abondance, la suractivité. La douleur est la rencontre d'un obstacle qui vient entraver cet épanouissement de vie et le restreindre.

Si nous considérons l'homme dans ses rapports avec la *forme*, on constate que, qui dit : plaisir, dit harmonie (une vibration régulière, harmonieuse) ; qui dit : douleur, dit vibration irrégulière produisant la désunion. Donc, du côté de la vie, plaisir signifie épanouissement ; du côté de la forme, harmonie ; du côté de la vie, douleur signifie : contraction ; du côté de la forme, manque de rythme, d'harmonie, dans les vibrations. Si vous saisissez bien ces idées, vous comprendrez toutes les émotions, et comment l'on peut se servir d'elles pour évoluer et faire évoluer les autres.

Poussons plus loin nos investigations.

Le germe divin avec ses capacités de sensation rencontre un objet du monde extérieur, supposons qu'il en éprouve du plaisir. Quel est le résultat ? C'est une attraction entre lui et cet objet, un désir de le rencontrer de nouveau ; l'Être veut renouveler cette sensation de plaisir en entrant de nouveau en contact avec ce qui l'a causée ; mais si, au contraire, l'Être éprouve par le contact avec un objet une sensation de douleur, il ressent une répul-

sion, il ne veut plus s'approcher de cet objet, il désire l'éviter, il le fuit. Voici donc posés ces deux grands principes de la Nature, l'attraction et la répulsion ; ce qui rapproche les éléments les uns des autres et ce qui les éloigne. Quand nous considérons les objets vivants, ce que l'on nomme dans l'Inde « Jiva », l'Être, ce sentiment d'attraction, c'est l'amour ; celui de répulsion, c'est la haine. Voici les bases primordiales de toutes les émotions. Ainsi ce sujet, si complexe comme nous le verrons par la suite, est très simple au début :

Un germe vivant qui peut sentir ; deux espèces de sensations, le plaisir, la douleur ; des objets qui touchent cet être vivant et par le moyen desquels il éprouve soit l'une, soit l'autre de ces sensations ; de là attraction ou répulsion, amour ou haine quand on parle d'êtres humains. Tout ce qui fait le bonheur ou les douleurs de la vie, tout ce qui constitue la famille, la société, les nations, la morale, est basé sur ces deux grands principes.

La biologie nous dit que l'homme est un animal sociable ; sa constitution est telle qu'il ne peut ni évoluer, ni même vivre dans l'isolement. C'est de son prochain, de la société, que lui viennent soit la joie, soit la peine. Ces émotions étant nécessaires à son évolution, il ne peut y travailler en marchant isolé de ses semblables ; il faut absolument qu'il

éprouve l'amour ou la haine, l'attraction ou la répulsion. Les sensations de plaisir ou de douleur qui attirent les hommes les uns vers les autres ou leur causent une répulsion sont, en réalité, les bases véritables de la société. Entre ces deux êtres complémentaires, l'homme et la femme, existe l'attraction des sexes ; ils joignent leurs mains parce qu'ils vivent avec plus de bonheur ensemble que séparément ; ajoutons à cela le plaisir qu'un homme peut éprouver en présence de son enfant et la famille se trouvera constituée ; c'est donc en dernier ressort sur l'amour que repose l'ensemble des relations entre les hommes.

Qu'est-ce maintenant que la moralité ? La moralité n'est autre chose que l'ensemble des obligations et des devoirs résultant des relations des hommes entre eux : c'est donc avec raison que nous pouvons la considérer comme basée sur les émotions. Sans les émotions pas de relations entre les hommes, pas de moralité, pas de devoirs, c'est d'elles que découlent même la vertu et le vice. De l'amour proviennent toutes les vertus ; de la haine tous les vices ; les uns et les autres ne sont que des émotions devenues permanentes, et nous n'aurons jamais une moralité scientifique, une moralité que la raison puisse recevoir et comprendre si nous ne possédons pas une science des émotions. Voilà donc l'importance de ce sujet ;

voilà pourquoi les théosophes doivent l'étudier ; voilà pourquoi il leur faut chercher à comprendre la place des émotions dans l'évolution humaine et apprendre à se servir de ces émotions afin de hâter leur progrès et celui des autres. Ce sujet est assez difficile, je l'avoue, mais son importance est telle pour la conduite de la vie, que j'ai cru devoir le choisir sachant que je m'adressais ce soir à des étudiants en théosophie plutôt qu'à un public ordinaire.

Avant d'examiner par quel procédé scientifique nous pouvons diriger ces émotions afin de créer en nous le bien ou le mal, il est encore une chose qu'il faut comprendre avant d'aborder le cours de notre sujet.

Nous pouvons diviser les hommes en trois classes suivant les sentiments qu'ils font naître en nous. Un homme peut nous paraître notre *supérieur*, notre *égal* ou notre *inférieur*. Ces trois relations nous procurent des émotions différentes, des vertus ou des vices qu'il faut classer, et nous n'y arriverons que lorsque nous en aurons étudié les causes. Cherchons d'abord comment nous pouvons pratiquement provoquer ces émotions en nous-mêmes et chez les autres.

Du côté de l'amour, mes rapports avec mon supérieur font naître en moi la vénération ; vis-à-vis de mon égal, j'éprouve de l'affection ; à l'égard de

mon inférieur, de la bienveillance. Chacune de ces émotions donne naissance à son tour à une foule de vertus.

Si maintenant je me tourne du côté de la haine, que vais-je éprouver? Mon supérieur, que je sens plus fort que moi, provoque en moi la peur; en face de mon égal, je ressens un désir de le combattre; vis-à-vis de mon inférieur, j'éprouve du dédain, de l'orgueil. De là trois catégories de vices. Nous avons ainsi l'ensemble des sentiments bons ou mauvais qui dirigent nos rapports sociaux; il est impossible d'en trouver d'autres.

Une autre question se pose. Qu'est-ce que ces sentiments que j'éprouve? Comment se manifestent-ils? Que se passe-t-il entre moi et mon prochain en présence de ces émotions?

Quand j'aime quelqu'un, ma vie s'offre à lui, j'aspire à l'union, et l'égalité tend à se former entre nous, afin que cette union soit rendue possible. L'amour qui attire les hommes les uns vers les autres, c'est le Soi, qui reconnaît le Soi, sous une autre forme, et qui désire trouver l'unité parfaite. La vénération que j'éprouve envers mon supérieur m'élève vers lui, je cherche à reproduire en moi-même ses qualités, je deviens meilleur, et dans ce désir d'imitation je trouve une vraie force, car je deviens ce que j'adore. L'évolution est impossible pour qui ne sait admirer, vénérer... c'est-à-dire

aimer son supérieur. Si la supériorité éveille en nous l'envie ou la jalousie, ces sentiments de haine sont des obstacles à notre progrès; la perte de ce sentiment de vénération est un des plus grands dangers de l'époque actuelle en Occident, car la vulgarité et la petitesse en résultent. Si l'on admire ce qui est grand, c'est que l'on a en soi-même la capacité d'être grand; c'est qu'en nous-mêmes une vibration analogue bien faible peut-être, mais à coup sûr sympathique, répond à cette supériorité. Le pouvoir de grandir se manifeste en aimant ce qui est grand, et la vraie infériorité est de ne pas vouloir reconnaître ce qui nous dépasse. Nous devenons petits, nous nous amoindrissons quand nous ne savons pas reconnaître la grandeur. Il faut donc cultiver en nous ce sentiment de vénération et pour cela il faut chercher à voir en chacun ce qui est bon et non ce qui est mauvais. Il y a en chacun de nous des côtés défectueux, mais il en existe aussi de bons et même de divins. Pourquoi donc alors chercher ce qui est laid et non ce qui est beau? Pourquoi?... Parce qu'en reconnaissant les défauts des autres nous nous sentons supérieurs à eux, ce qui satisfait notre orgueil, sentiment qui touche à la haine. Cultivons plutôt l'habitude de voir dans les autres ce qui est beau. Si dans ce caractère vous constatez un défaut, rejetez-en la pensée, et

admirez-en plutôt quelque beauté ; c'est ainsi que l'amour croîtra de plus en plus en vous, ainsi que la moralité et les vertus divines.

Mais ce n'est pas tout. Nous devons trouver le moyen de provoquer à volonté chez les autres les émotions appartenant aux trois classes dont je parlais. Une émotion n'est qu'une vibration, vibration de vie et de forme, et je la communique à celui près duquel je la ressens. Deux cordes tendues l'une près de l'autre vibrent d'une façon harmonique lorsque l'une d'elles est frappée ; la même chose se passe pour l'âme de l'homme. Je m'approche de vous avec colère, vous éprouvez aussitôt de la colère; je m'approche de vous avec amour, vous éprouvez de l'amour. Nous sommes donc comparables à des instruments de musique, et nous jouons les uns sur les autres au moyen de ces vibrations que nous avons le pouvoir de provoquer. S'il en est ainsi — et chacun de nous peut sentir combien cela est vrai — l'évolution des hommes peut être grandement aidée par l'action de provoquer des émotions nobles, des émotions qui proviennent de l'amour et non de celles qui touchent à la haine. Mais on peut faire plus encore, et voici qui est plus délicat et plus complexe : je vais prendre deux espèces d'émotions, une bonne, une mauvaise, et vous montrer comment vous pouvez changer une vibration de haine en une vibration d'amour.

Vous vous approchez de quelqu'un qui peut-être ne vous aime pas, et qui est plus grand que vous ;... du moins il le pense et vient à vous avec du dédain ; ce sentiment éveille en vous une vibration réciproque. Vous vous dites : « Qu'est-ce que cet homme qui éprouve du dédain pour moi ? Je suis aussi grand que lui ! » et vous le considérez à votre tour avec un sentiment d'orgueil. Le résultat est une répulsion, une haine toujours grandissante entre vous et lui. Que faut-il faire pour éviter ce mal ? La vertu opposée à l'orgueil, c'est l'humilité ; il faut donc venir à lui pénétré de ce sentiment. Je reconnais pour le moment sa supériorité, peut-être n'existe-t-elle pas en réalité, mais je la reconnais afin d'essayer de provoquer en lui une autre émotion. Plus il est orgueilleux, plus je deviens humble. Quel est l'effet de cette conduite ? Elle fera naître en cet homme un sentiment de bienveillance, d'amour, pour son inférieur, pour celui du moins qui se montre tel. Vous voilà donc en paix avec lui, au lieu d'être en guerre !

Une autre personne m'approche avec un sentiment de crainte ; sa terreur pourrait exciter ma cruauté, car l'homme ainsi que l'animal est prêt à s'irriter contre l'être qui le craint ; alors la haine grandirait entre nous. Que faire pour détruire ce sentiment ? J'en suis en effet responsable, car, si je montrais toujours de l'amour envers cet homme,

il cesserait de me craindre. Il faut donc redoubler de bienveillance et de douceur à son égard pour faire naître en lui la gratitude, la reconnaissance, l'amour.

C'est ainsi que l'étude des émotions peut nous guider dans la vie ; les connaissant, on peut provoquercelles qui nous mènent au bien, à l'amour et éviter les autres.

Il y a encore une chose importante à connaître sur ce sujet. Les beaux-arts sont le fruit des émotions et pour cette raison même ils sont très utiles au progrès de l'humanité ; le sentiment de la beauté dans l'art, dans la musique, la peinture ou la sculpture, est favorable à l'évolution de l'homme, mais il y a là un danger qu'il est bon de signaler. Les émotions artistiques — si bienfaisantes quand on les comprend bien — s'épuisent en se manifestant et réclament ainsi un stimulant de plus en plus fort.

Il y a un vrai danger pour l'âme dans le spectacle d'émotions peut-être profondes, mais qui ne sont pas vraiment bonnes. On représente certains drames au théâtre, dont le grand intérêt repose sur la terreur, la douleur, manifestées par l'acteur. Je me souviens d'avoir assisté à un spectacle où l'artiste, c'était Mme Sarah Bernhardt, provoquait des émotions très fortes par la vue des souffrances qu'elle endurait pendant qu'on torturait son amant dans

une chambre voisine. De là il n'y a qu'un pas à franchir pour mettre en scène les tourments terribles qui excitent l'âme. — Si vous lisez l'histoire de Rome et même de la Grèce, vous trouverez que, de la douleur représentée par la fiction théâtrale, on passe facilement au spectacle de la torture réelle de l'homme. C'est pour cette raison que les moralistes de l'antiquité défendaient la représentation de cruautés imaginaires.

Il faut éviter dans l'art, qui peut être si pur et si beau, ces émotions mauvaises ; il faut choisir, afin de les cultiver, celles qui sont vraiment bonnes. — Ce sont là des questions que je recommande à toute votre attention parce que bien souvent on détruit une civilisation quand on avilit les émotions. Il faut toujours chercher le beau et non pas le hideux, il ne faut pas marcher dans la boue, mais plutôt regarder en haut, vers l'idéal. Il existe un art qui cherche toujours ce qui n'est pas beau, et qui prétend réaliser la vérité. Mais la réalité, c'est aussi bien la beauté que la laideur ; quand vous sentez une fleur, est-ce les odeurs de l'ordure que vous cherchez en elle ? certes les racines des fleurs peuvent plonger dans le fumier, mais elles en font de délicats parfums qui charment votre odorat. C'est un mauvais sentiment, c'est un sentiment de décadence morale, que de trouver du plaisir dans ce qui est hideux et bas.

L'amour pur, chaste, ne serait-il donc pas aussi beau que l'amour dégradant et vil ! Regardez la Nature ! Elle cache toujours ce qui n'est pas gracieux et élégant. Pourquoi donc essayer de soulever tous ces voiles qui cachent la laideur sous des apparences de beauté ? Nous devons nous opposer à ces idées réalistes vulgaires, à tout ce qui n'est pas élevé, pur et beau, car un tel art est dégradant pour la nation.

Le peuple, l'individu, qui veulent progresser doivent toujours vénérer, toujours admirer ; il leur faut un idéal sublime vers lequel ils puissent tendre ; cette vénération, cette admiration sont les ailes qui transportent l'âme aux cieux.

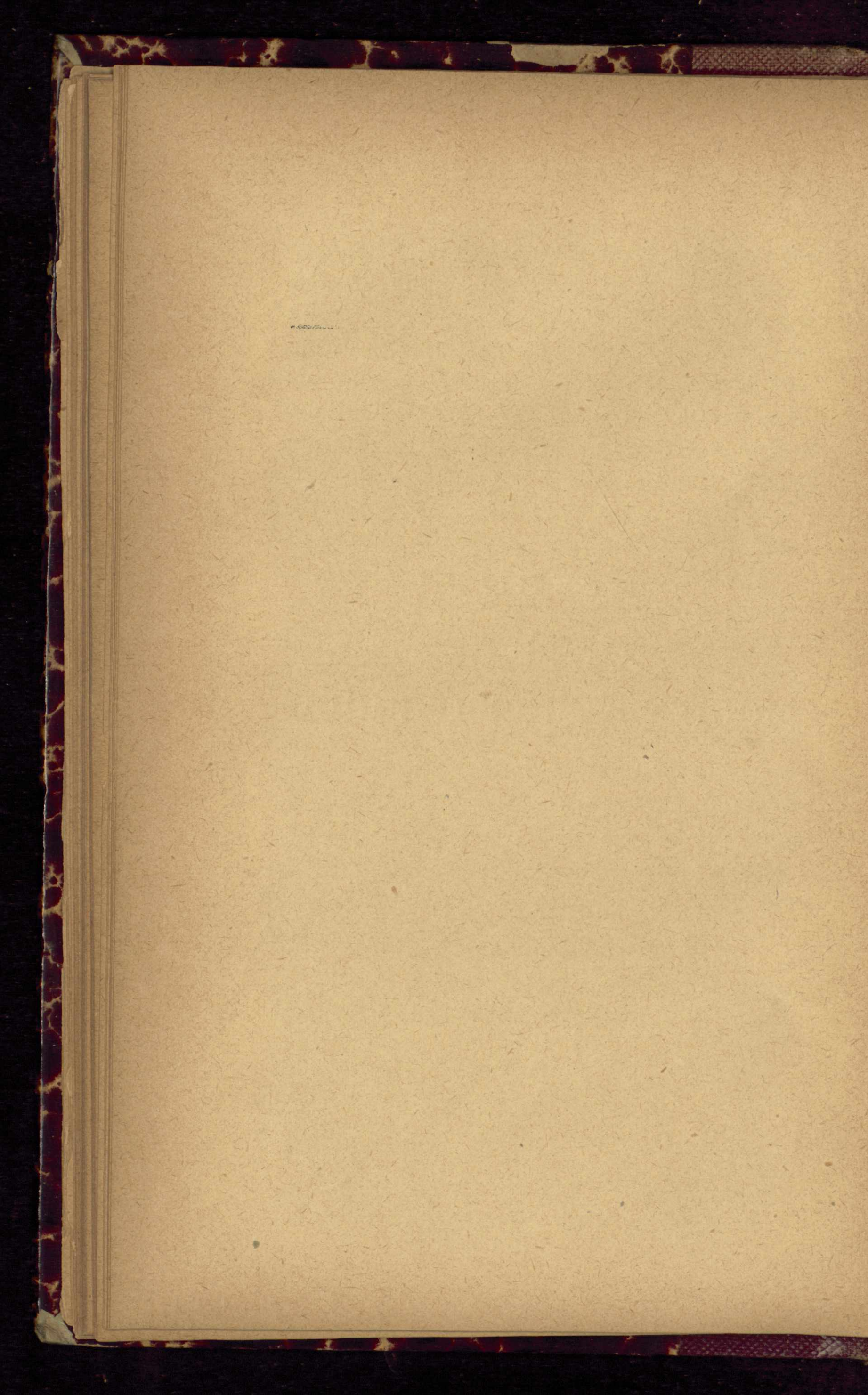
Voilà ce que c'est que de comprendre les émotions et de les choisir en vue de l'évolution humaine, c'est pour toute la conduite de la vie qu'il faut les étudier ; par elles vous pouvez vous élever et non vous dégrader. On comprend afin d'agir mieux ; et c'est pour cette raison que j'ai tenu à vous exposer ce pouvoir de l'âme qui réside dans les émotions (1).

(1) *Conférence donnée par Mme Annie Besant, le* 26 *juin* 1900, *chez M. Ch. B...*, 21, *avenue Montaigne.*

LE BUT

DE LA

SOCIÉTÉ THÉOSOPHIQUE



LE BUT

DE LA

SOCIÉTÉ THÉOSOPHIQUE

MES FRÈRES, MES SŒURS,

Qu'est-ce que la Société théosophique ? quelle est sa place dans l'évolution ? quels services prétend-elle rendre à l'humanité ? quels avantages offre-t-elle à ses membres ? Voilà des questions qui se posent de tous les côtés et auxquelles nous essayerons de trouver réponse aujourd'hui.

Il est important de comprendre en quoi consiste cette Société et quel honneur cela est d'en faire partie. C'est comme un gage accordé par le Karma pour des aspirations nobles que l'on aurait eues dans des vies précédentes, pour des services que l'on aurait rendus à l'humanité.

Pour moi, cela a été le plus grand honneur et la plus grande joie de ma vie que d'entrer dans

la Société théosophique, et je n'ai jamais regretté d'en faire partie pendant ces onze dernières années ; ce que je regrette seulement, c'est de ne pas y être entrée plus tôt, de n'avoir pas la joie d'en être un membre plus ancien.

Si vous étudiez l'histoire avec attention, vous découvrirez qu'il s'y trouve une loi d'évolution, et, par l'étude de cette loi, vous trouverez que, lorsque l'humanité est sur le point de faire un pas en avant et qu'une nouvelle civilisation commence à poindre, cette marche en avant de l'humanité est toujours précédée d'une impulsion spirituelle ; la marche de la spiritualité précède toujours celle de la civilisation.

Cette impulsion du règne spirituel provient de la grande Loge de ces Maîtres dont on entend parler de temps en temps et qui se manifestent par intervalles. Cette Loge, — formée d'hommes devenus parfaits, d'hommes divins, ayant accompli leur évolution et nommés dans l'Inde les Jivanmoukta, ou hommes qui ont atteint la libération, — cette Loge est le gardien spirituel de l'humanité ; l'évolution de la race est entre ses mains ; elle dirige le courant des affaires humaines ; elle préside à l'évolution des âmes ; elle fonde les religions ; elle donne au monde toutes les grandes philosophies, toutes les sciences quand elles sont véritables comme philosophies ou comme sciences :

c'est de cette Loge des grands Maîtres de l'humanité que proviennent toutes ces vérités.

Comme préparation à une nouvelle civilisation, ou quand une nouvelle race ou une nouvelle sous-race va naître, cette Loge provoque toujours un mouvement spirituel qui doit précéder ce mouvement national, cette nouvelle race ou sous-race.

Je viens de dire que, si vous voulez étudier l'histoire, vous y trouverez cette grande loi. Rappelons-nous pour un instant les grandes civilisations du monde ancien, et même cette race dont nous sommes l'une des branches? Quand cette cinquième race, ainsi que nous l'appelons, est venue au monde, quand sa première famille dans les Indes est venue nous apporter une nouvelle civilisation, elle y est arrivée avec une religion; mouvement spirituel qui s'est incarné dans la religion dite brahmanique hindoue. Cette religion a façonné la civilisation hindoue ; elle lui a donné toutes ces institutions qui ont fait la grandeur de l'Inde, de l'ancien monde ; elle a fondé son système politique et son système social. Le Manou qui l'a instituée a été le roi et le législateur de ce peuple; et les grands Richis de l'antiquité ont également dirigé la nation sociale et politique. Ainsi, dans l'Inde, on ne peut mettre en doute ce fait que la religion a dominé la civilisation.

Le même phénomène se rencontre encore chez les autres nations de l'antiquité, en Chaldée, en Perse. Là encore, une nouvelle religion a précédé la nation à venir ; la grande religion de Zoroastre a façonné la civilisation persane. Si vous étudiez l'histoire de la Grèce et de Rome, vous y rencontrez le même phénomène ; là encore un grand mouvement religieux dont Orphée fut le prophète, Orphée que l'on dit aujourd'hui être un mythe, mais qui, au contraire, a été un des Maîtres de l'humanité, et a donné sa religion à la Grèce, puis à Rome.

Si l'on regarde la civilisation plus moderne de l'Europe, de notre Occident, l'on constate que la religion chrétienne est venue au monde avant que cette civilisation fût fondée, et, il faut bien le dire, dans le but de prédire cette civilisation. La civilisation romaine touchait à sa fin ; une nouvelle civilisation allait naître : une nouvelle religion est venue l'annoncer au monde.

Nous voyons donc que partout la naissance d'une nouvelle civilisation, d'une nouvelle race ou sous-race est précédée par un mouvement spirituel.

En ce moment, nous nous trouvons au milieu d'un grand mouvement spirituel, dont la Société théosophique est le symbole. Je ne dis pas que tout le mouvement est compris dans cette Société,

cela ne serait pas exact, mais qu'elle est le symbole, le cœur de ce mouvement.

Quand la Société théosophique a pris naissance, le matérialisme régnait en maître ; dans tous les pays de l'Occident, les savants, les hommes cultivés étaient matérialistes ; non pas qu'ils se déclarassent tels, mais l'idée matérialiste était triomphante partout, même jusque dans la religion. Les symboles religieux existaient bien encore, mais ils n'avaient pas de vie ; les cérémonies avaient encore lieu, mais elles étaient sans âme ; ces cérémonies se répétaient tous les jours, ces symboles étaient gravés sur les murs, sur les vitraux des églises, mais le peuple était plutôt religieux des lèvres que du cœur ; sa religion n'était qu'une formule vide.

La première œuvre de la Société théosophique, à sa naissance, a été de porter aide aux religions de la terre ; non pas à telle ou telle religion, mais à toutes les religions, car, dans l'Orient, comme dans l'Occident, la religion était endormie, elle était presque morte. L'hindouisme, le bouddhisme, le zoroastrianisme étaient devenus inintelligibles pour leurs enfants, et se faisaient matérialistes. A la suite de l'éducation occidentale, les Orientaux eux-mêmes perdaient leur foi.

Vingt-cinq ans se sont écoulés depuis que cette Société a été fondée en Amérique ; mais dans ce

court espace de temps, que de changements dans les idées et dans les pensées des hommes ! Aujourd'hui, partout le mysticisme commence à revivre dans le cœur humain ; partout des idées plus spiritualistes se répandent parmi les nations ; partout on trouve des gens cultivés qui ont rejeté le matérialisme,parce que cette philosophie matérialiste ne peut répondre aux questions que soulève le problème de la vie, parce qu'elle ne peut expliquer le mental de l'homme, son intelligence, ses idées, en un mot, sa vie. Pendant ces vingt-quatre ans, on a beaucoup travaillé pour les grandes idées religieuses, et l'on voit partout le fruit de ces travaux.

Que signifient donc ce travail, ce succès de notre Société ? Cela signifie que l'humanité va faire encore un pas en avant ; cela veut dire qu'une nouvelle civilisation va venir sur la terre, et si, dans l'antiquité, nous trouvons toujours qu'un mouvement spirituel précède une nouvelle civilisation, appliquons cette leçon de l'histoire au temps présent. Nous trouvons un mouvement spirituel, cherchons le nouveau pas en avant que va faire l'humanité dans l'avenir.

Voici donc la première chose à comprendre : nous sommes en face d'une nouvelle civilisation qui ne se montre pas encore tout à fait aujourd'hui, mais dont nous pouvons prédire la nais-

sance, parce que le mouvement spirituel a lieu en ce moment même.

Pouvons-nous prédire le caractère de cette nouvelle civilisation ? Oui, certainement. Les religions qui ont été fondées dans le passé, les religions qui ont façonné les civilisations nous serviront encore, si nous les étudions, à prédire le type de cette civilisation à venir. Je viens de dire que, dans les Indes, la religion brahmanique a façonné la civilisation hindoue ; qu'en Perse la religion qui a façonné la civilisation de ce peuple courageux et intelligent était une religion faite de courage et d'idées concrètes plutôt que de mysticisme ; dans la religion de la Grèce, par contre, on trouve le sentiment de la beauté, de l'harmonie, de la relation des hommes avec Dieu ; dans la religion chrétienne, enfin, on trouve une morale pratique, une loi facile à comprendre et bien adaptée à la civilisation qui devait naître en Europe : le type de toutes ces religions était aussi le type de la civilisation destinée à les suivre.

Or, toutes ces religions étaient isolées les unes des autres ; on peut même dire que chacune de ces religions séparait ses croyants d'entre les croyants des autres religions ; le phénomène est bien naturel quand on sait que toutes ces religions appartiennent à la cinquième race de l'humanité, race dans laquelle l'intelligence hu-

maine, l'intelligence concrète est appelée à se développer.

Car, dans la cinquième race, ce que nous nommons le cinquième principe de l'homme a naturellement sa place ; c'est le principe de l'intelligence humaine, celui qui sépare les choses les unes des autres, qui les analyse ; c'est le principe de l'individualité parmi les hommes, l'Ego, le Moi. Quand je pense, je me sépare des autres, mes pensées sont à moi et, si je puis m'enfermer en moi-même, je pense beaucoup mieux que si je regarde les choses du dehors. Si mes émotions vont au dehors, ma pensée a moins de force ; il me faut m'isoler afin de réfléchir, fermer toutes les portes de l'esprit afin de penser à mon aise. Plus on est isolé, mieux on arrive à penser.

C'est ce principe individuel de l'homme, cette intelligence analysant les choses et les séparant, qui constitue le cinquième principe de l'homme ; et c'est ce principe qui est appelé à se développer dans la cinquième race.

Quant aux religions données à notre cinquième race, elles ont été des religions séparées les unes des autres ; pourtant on n'avait pas eu l'idée d'en faire des rivales, on ne voulait pas en faire des ennemies en lutte, créant des guerres de religion ; on voulait simplement les séparer parce qu'il fallait absolument développer l'intelligence dans

l'homme, et que cette intelligence a pour caractéristique la séparativité, et grandit par la séparativité. La séparation des religions était donc une nécessité de l'évolution ; il fallait séparer les hommes entre eux, même dans la religion.

Et, quand nous en arrivons à la religion chrétienne donnée également à notre cinquième race, c'est-à-dire à des hommes qui avaient aussi pour devoir évolutif de développer cette intelligence si séparative, si individuelle, nous trouvons encore en elle une religion où l'individualité joue un rôle important, où l'homme est pour ainsi dire isolé des autres, au point de vue religieux ; toujours dans le but de développer cette intelligence qui doit, en toute nécessité, devenir pure, lucide, clairvoyante afin que l'évolution humaine s'effectue.

L'humanité marche toujours en avant ; la cinquième sous-race approche de sa fin, et il est absolument nécessaire de développer la sixième ; au milieu de cette civilisation compétitive et individuelle, il faut développer le grain d'une nouvelle civilisation, le germe de la pensée nouvelle : l'union et non plus la séparation.

Le sixième principe de l'homme n'est pas l'intelligence, c'est ce que l'on appelle Bouddhi : c'est-à-dire l'amour et la sagesse qui unissent. Ce principe, c'est donc l'amour, et dans l'amour on

trouve non pas la séparation, mais l'union ; non pas l'intelligence qui sépare, mais l'émotion qui unit ; et, dans cette sous-race, il faut développer l'idée de l'unité humaine, de la fraternité, de la solidarité humaines ; il faut développer cette idée que les races sont *une*, qu'elles ne sont pas diverses ; que l'esprit est *un* quoique ses formes soient différentes ; que l'homme diffère de l'homme par la forme qui est le véhicule de l'esprit, mais que la vie est *une* parmi toutes les races, parmi toutes les nations, parmi tous les individus.

C'est ainsi que, dans l'évolution, toute chose est bien à sa place ; c'est ainsi que cette civilisation si guerrière, si combattive est aussi bien à sa place. Tous ces combats, toutes ces guerres sont nécessaires pour l'évolution de l'humanité ; les formes seules périssent ; la vie marche toujours en avant ; les cadavres jonchent la terre, mais l'idée triomphe toujours ; si les formes sont détruites, les idées s'élèvent sans cesse vers l'avenir.

Par conséquent, toutes les guerres qui ont lieu, toutes les difficultés qui assaillent les cœurs des hommes, toutes ces douleurs, toutes ces souffrances de l'humanité ont aussi leur place dans l'évolution, car elles travaillent pour l'avenir. Pendant ce temps, au milieu de cette civilisation combattive, on sème les germes de la civilisation de l'avenir, et ces germes ont pour sol ce mouvement spiri-

tuel dont j'ai parlé, cette impulsion qui a donné naissance à la Société théosophique, dont le premier objet est la fraternité humaine... cette fraternité qui ne reconnaît pas de différences de race, de couleur, de sexe, de religion, mais qui proclame l'unité ; cette fraternité humaine formant le seul lien par lequel nous sommes unis les uns aux autres. Voilà l'objet principal de la Société théosophique ; elle est l'avant-courrière de l'humanité en affirmant cette idée de solidarité qui sera la base de la civilisation de l'avenir.

La Société théosophique proclame donc au monde qu'une nouvelle civilisation va prendre naissance ; elle proclame qu'une nouvelle sous-race va naître sur la terre, et que, même, en ce moment, cette race a pris naissance parmi nous, ou, plutôt, cette sous-race qui précède la race-mère dans l'humanité. Cette grande race-mère, ou race-racine comme l'enseigne la théosophie, commence en ce moment même à poindre à l'horizon humain, et la Société théosophique est son avant-courrière.

Voilà pourquoi c'est un si grand honneur d'être membre de cette Société ; être un des pionniers de l'avenir, travailler pour l'humanité future, poser les bases, jeter les fondements de cette humanité : c'est ainsi que l'on travaille pour l'avenir et non pour le présent.

Il faut bien comprendre cette idée. Si nous agissions en vue du temps actuel, nous demanderions un succès immédiat ; mais nous ne sommes pas des ouvriers pour le présent, nous pouvons très bien attendre le succès : c'est assez pour nous si le monde à venir remporte le succès en vue duquel nous travaillons aujourd'hui ; nous ne cherchons pas ce succès pour nous-mêmes, mais pour ceux qui prendront notre place dans l'avenir... pour nous encore, cependant, si vous le voulez, parce que nous reviendrons plus tard cueillir les fleurs dont nous semons aujourd'hui les graines. Mais ce n'est pas un succès immédiat qu'il nous faut ; et c'est là un enseignement très important, parce qu'il nous enseigne la patience ; parce qu'au lieu de cueillir les fruits avant leur maturité, nous attendrons patiemment la moisson. Nous pouvons très bien attendre que cette heure dont je parle sonne à l'horloge de l'avenir, nous ne sommes pas pressés, sachant parfaitement que l'homme vrai, l'homme réel est dans l'éternel, et non dans le présent, dans le passé ou dans l'avenir. Il existe toujours : il est ici. Pour cet homme qui vit dans l'éternel, l'avenir et le présent sont une et même chose ; l'avenir existe dans le présent, comme le passé existe dans le présent ; le présent n'est pas autre chose qu'une ligne séparant l'avenir et le passé, ligne qui disparaît au moment même où

nous parlons de lui.... ligne déjà bien loin de nous.

Pourquoi donc alors chercherions-nous un succès momentané? Ce que nous voulons, c'est un succès du Tout et pour tous. Ainsi nous pourrons travailler paisiblement. Si nous trouvons de temps en temps que la Société subit des revers, qu'est-ce que cela prouve?... C'est dans les épreuves que les forces de l'humanité deviennent plus énergiques, et, sans ces épreuves, nous serions toujours des enfants et non des hommes. Toutes les forces qui luttent contre l'humanité ne font que développer son énergie. Sans ces dangers, sans ces difficultés, sans ces obstacles à surmonter, nous serions toujours faibles. Croyez-vous que les forces qui luttent contre nous luttent aussi contre Dieu? Non ! il n'y a pas de force dans l'univers qui ne soit la force de Dieu. Dieu est la seule vie, la seule force, la seule énergie dans son univers, et ces forces que l'on appelle le mal sont aussi ses forces à lui, forces qui luttent en apparence contre l'humanité, mais seulement pour provoquer dans cette humanité la réponse d'énergie : la lutte... afin qu'elle grandisse par l'énergie et par la lutte.

Voilà vraiment comment envisager ce que l'on appelle le mal ; il n'y a pas de mal ; le mal n'existe qu'en apparence, mais non en réalité. Il faut des luttes afin que l'humanité devienne forte ; sans les luttes, pas de force, et les maux contre lesquels

nous combattons sont nos amis sauveurs : autrement dit tout ce qui a l'apparence du mal n'est que le bien caché sous un voile. C'est Dieu qui se cache pour un moment afin de faire croître la force dans son enfant, l'humanité.

Quelquefois, dans les histoires anciennes de l'humanité, nous lisons ce que l'on appelle des mythes, des légendes, dans lesquels les dieux sont venus sur la terre pour lutter contre ceux qu'ils aimaient le plus ; les dieux entraient en lutte contre leurs enfants bien-aimés, mais c'était uniquement pour exercer les forces de ces enfants, et faire d'eux des hommes. Ce sont des mythes, dit-on... Les mythes sont les vérités de l'évolution, les plus grandes vérités de l'humanité, et, toujours où vous trouvez le mythe, cherchez la vérité qui s'y cache. Les mythes sont beaucoup plus réels que l'histoire.

Lorsque, par conséquent, la Société théosophique est obligée de lutter, c'est uniquement afin que ses forces se développent ; il ne faut pas qu'elle grandisse trop vite, sans quoi ses forces diminueraient. Un enfant qui grandit trop vite devient faible par suite de cette rapidité de croissance ; ce n'est pas ainsi que la Société doit grandir. J'aime les secousses violentes auxquelles elle peut être en butte, car ces secousses rejettent de son sein ceux qui n'ont pas une force d'âme assez développée pour y rester alors que des dangers la

menacent. Il est excellent pour la Société de subir ces secousses, de rejeter pour le moment les âmes faibles incapables d'y rester parce que leur force n'est pas suffisamment évoluée ; ces âmes lui reviendront dans l'avenir : pour le moment, elles ne sont pas assez fortes ; mieux vaut qu'elles s'en retournent pour revenir plus tard.

Mais alors, quelle sera, pour cette Société, la base de la civilisation future, la marque caractéristique dont j'ai parlé : l'unité ?

Pour la première fois dans l'évolution humaine la grande Loge en donnant une impulsion spirituelle n'a pas donné de religion. Nos cœurs doivent s'arrêter sur cette pensée. Pourquoi n'avons-nous pas une nouvelle religion accompagnant ce mouvement profondément spirituel ? C'est parce qu'on ne veut plus séparer les hommes, on veut les unir. Si les Maîtres donnaient encore une religion, ce serait un nouveau mur de séparation entre les hommes, mettant les croyants d'un côté, et les incroyants de l'autre. Il n'y a pas d'incroyants, pas d'hérétiques pour nous. Qu'est-ce que l'hérésie ? une nouvelle méthode de voir la vérité, voilà tout, et, pour nous théosophes, pour qui toutes les religions sont vraies, pour qui toutes possèdent la même vérité fondamentale, il n'y a pas d'hérésie. Pour nous, il y a la Religion, et non pas une religion; par conséquent, nous ne disons jamais aux hommes:

« Quittez votre religion, entrez dans cette autre religion ; vous êtes chrétiens, devenez bouddhistes ou hindous ; vous êtes bouddhistes, devenez chrétiens ; vous êtes hindous, il faut devenir bouddhistes ; » jamais, nous ne tenons un pareil langage. « Êtes-vous chrétiens, disons-nous, restez chrétiens, mais chrétiens spiritualistes et mystiques. » Séparez-vous, ajoutons-nous, des superstitions qui sont les résultats de l'ignorance, et non pas de la religion même, séparez-vous des abus qui ont pris naissance avec le temps, séparez-vous des dogmes trop rigides pour donner la vérité qui est spiritualiste ; mais restez chrétiens. Votre Karma vous a fait naître dans le christianisme, ne devenez pas hindous ou bouddhistes, n'embrassez aucune autre religion ; vous êtes chrétiens, restez chrétiens, mais faites des recherches profondes dans votre religion, et trouvez-en la base, trouvez-en les fondements ; ne vous contentez pas de rester à la surface.

Voilà ce que dit la théosophie ; elle répète les mêmes paroles aux autres nations, aux autres religions de la terre ; parmi les Hindous, nous travaillons pour la religion hindoue ; parmi les bouddhistes, nous travaillons pour le bouddhisme ; parmi les chrétiens, nous travaillons pour le christianisme.

Pour nous toutes les religions sont bonnes, di-

vines; nous ne voulons pas les exciter les unes contre les autres, mais seulement les rendre plus grandes, plus larges, plus spiritualistes, plus véritablement religieuses, en un mot, afin qu'elles reconnaissent la base d'une seule religion comme une base commune à toutes : l'amour de Dieu et l'amour de l'humanité.

C'est donc là un fait unique dans l'histoire du monde : un mouvement qui n'est pas sectaire, mais profondément religieux, qui ne fait pas de prosélytisme, mais qui dit à tous : « Restez là où vous êtes, mais devenez meilleurs » ; et, quand un membre de la Société théosophique trouve dans la Théosophie une lumière éclatante qui illumine toutes les questions religieuses, qu'il soit chrétien, hindou ou bouddhiste, cela ne fait rien à la chose, il lui faut aller seulement vers les personnes appartenant à son culte, afin de les aider à devenir plus spiritualistes.

Nous qui sommes avant tout des théosophes, et qui, peut-être, ensuite, appartenons à une religion ou à une autre, il nous est quelquefois bien difficile de faire entendre notre parole dans les églises des diverses religions. Les orthodoxes ne veulent pas venir nous entendre, parce que, pour eux, nous sommes des hérétiques. C'est aux orthodoxes assez libéraux pour être théosophes qu'il appartient d'aller dans les églises pour aider

leurs coreligionnaires à discerner la vérité, d'une façon théosophique ; c'est à eux qu'incombe le soin de semer partout le germe de vérité, sans toujours la nommer, car la vérité est une, et les noms sont divers.

Ce qui est important pour le monde, c'est la diffusion des idées théosophiques ; leurs termes importent peu. Que l'on parle de l'Atma Bouddhi ou de l'Esprit, de Sthoula Sharira ou du corps physique, peu importe. Cela nous est bien indifférent que l'on ne nous comprenne pas quand nous nous servons des termes hindous, si nous sommes compris quand nous empruntons le langage ordinaire. Les idées seules ont une importance extrême, les noms sont bien peu de chose, et, si vous avez des amis chrétiens très orthodoxes, ne citez pas les noms, attachez-vous aux idées. Si vous, membres de la Société, connaissez ces vérités universelles et trouvez un ami orthodoxe ayant horreur de ces noms hindous, bouddhistes, ou brahmaniques, servez-vous des noms chrétiens qui ont exactement la même signification, vous pourrez alors illuminer le mental de votre frère et l'aider.

Dans les Églises, ces idées commencent à fleurir ; je connais des prêtres de l'Église anglicane qui prêchent sur les idées théosophiques, et j'en suis heureuse. Peu m'importe qu'ils rejettent la Théosophie s'ils proclament ses idées ; et quand un

de ces prêtres prêche sur la réincarnation, je suis satisfaite même s'il rejette la Théosophie, parce que ces idées proclamées dans une Église anglicane constituent un véritable pas en avant, fait par la religion. Nous nous contentons, quant à nous, de semer les idées dans le mental humain, les autres peuvent rechercher la gloire de les moissonner.

J'ai ainsi expliqué ce mouvement spiritualiste, son devoir envers le monde, sa place dans l'évolution ; mais pour vous qui êtes membres de la Société théosophique, j'ai encore un mot à ajouter. Après avoir décrit les devoirs de notre Société dans le monde, il me reste à expliquer ce qu'elle doit à ses membres et le voici : elle leur ouvre cet antique Sentier de l'Initiation qui a été fermé pendant des générations entières. Regardez, en ce moment, ou les Indes, ou les pays bouddhistes, ou les pays chrétiens, vous y trouverez partout des saints, des mystiques ; mais vous n'y trouvez pas les mystères de l'antiquité, les écoles d'occultisme ; ces saints sont isolés, ces mystiques sont isolés, ils ne font pas partie du monde de l'occultisme, ni de ceux qui peuvent guider l'humanité pour la faire évoluer plus rapidement.

Voilà encore un enseignement de la Société théosophique : elle dit à ses membres, par les paroles d'un Maître : « Quand vous êtes devenu

membres de la Société, un lien s'est établi entre vous et la grande Loge des Maîtres, un lien magnétique, mais réel, que vous pouvez rendre plus fort ou plus faible : c'est à vous à le rendre utile à l'Évolution. Si vous travaillez pour les hommes, si vous avez des pensées pures et nobles, si vous essayez de développer en vous toutes les vertus humaines, toutes les vertus sociales aussi, qui sont nécessaires à l'évolution de l'homme ; si vous êtes purs et bons, si vous montrez de l'amour et du dévouement ; si vous n'êtes pas égoïstes, et ne recherchez pas les enseignements pour votre propre satisfaction, mais seulement afin de les répandre parmi les autres, alors, vous pourrez resserrer ce lien qui s'est établi à votre entrée dans la Société ; et ce lien deviendra une corde et vous élèvera, de point en point, afin de vous guider jusqu'aux pieds de ces grands Maîtres de la sagesse qui ont accompli l'évolution humaine. » En résumé, pour la première fois, grâce à la Société, le Sentier s'ouvre, qui nous conduit aux Maîtres.

Telle est donc la valeur de la Société théosophique, quant à ses membres. Elle ne leur dit pas : « Il faut marcher sur ce chemin ; il faut hâter votre évolution ; il faut aller de l'avant, mais : « Vous pouvez faire exactement ce que vous voulez ; vous êtes libres de faire comme bon vous semble ; mais

la porte est ouverte ; celui qui frappe peut entrer. »

Ces anciennes paroles d'un Maître, paroles disant que la porte s'ouvrira devant ceux qui frappent, sont vraies encore aujourd'hui. Elles ont été vraies quand Il les a prononcées, elles ont été vraies pour un individu, de temps en temps, durant les siècles qui se sont écoulés, depuis que les Mystères de Jésus dans l'Occident ont disparu de la terre chrétienne. Aujourd'hui, la Société proclame que les Mystères existent comme ils ont existé dans l'antiquité, et que le commencement du Sentier se trouve dans son sein. Elle dit que l'on peut marcher sur ce Sentier si l'on est prêt à faire tous les sacrifices exigés de ceux qui veulent le suivre. Les anciens vœux existent encore ; les anciennes épreuves existent encore ; mais le sentier est fermé à ceux qui sont paresseux ou faibles ; il est ouvert uniquement à ceux qui sont forts, à ceux qui ont du courage, de la patience, de la résignation, à ceux qui veulent tout donner, qui consentent même au sacrifice de leur vie pour obtenir la vie éternelle.

Aujourd'hui comme dans le passé, les conditions restent les mêmes. Si l'on veut trouver la vie véritable, il faut donner la vie temporaire ; on ne peut les posséder toutes les deux à la fois ; on ne peut vivre dans les deux mondes :

i faut sacrifier l'un pour hériter de l'autre.

Le Sentier est ouvert dès maintenant à tous ceux dont les mains sont chargées des offrandes que l'on exige à l'entrée. La voie leur est ouverte, la voie conduisant aux Maîtres. Qu'ils s'avancent... ceux qui désirent la suivre (1) !

(1) *Conférence donnée par Mme Annie Besant, le* 27 *juin* 1900, *à la Société Théosophique*, 52, *avenue Bosquet.*

LES PREUVES DE LA THÉOSOPHIE

LES PREUVES DE LA THÉOSOPHIE

Mesdames, Messieurs,

Quelles sont les preuves de la théosophie ? C'est là une question que l'on pose de tous les côtés ; on nous demande toujours : quelles sont les preuves de votre théosophie ? pourquoi faut-il y croire ? comment pouvez-vous me prouver qu'elle est vraie ?

Cette question est très naturelle, on a raison de la faire ; et si la théosophie ne pouvait y répondre, il lui serait difficile de triompher des résistances de l'esprit humain.

Je vais essayer ce soir d'indiquer les grandes lignes des études par lesquelles vous pourrez trouver la vérité dans la théosophie ; mais, je vous le dis d'avance, c'est une question d'étude, et non pas d'expérience ; et il faut préciser la situation.

Lorsqu'il s'agit de donner des preuves pour des

faits quelconques, pour des faits isolés, c'est une chose assez facile, si la chose est simple. On peut très bien prouver, par exemple, que l'oxygène et l'hydrogène font de l'eau, si l'on possède l'appareil dont la chimie se sert dans ce but, mais c'est là un fait bien simple, un fait isolé. Si nous nous trouvons en présence d'un fait beaucoup plus complexe, nous n'en pouvons obtenir de preuve par une expérience simple. Le fait que la terre tourne sur son axe est un fait scientifique, mais la preuve en est assez difficile à comprendre. Il n'y a probablement pas, dans cette salle, vingt personnes capables de prouver que la terre tourne sur son axe, et peut-être n'en est-il pas beaucoup qui soient capables de comprendre même la preuve de ce fait ; c'est-à-dire que, lorsqu'on envisage les faits, on découvre que les preuves varient beaucoup avec la difficulté de ces faits, avec la difficulté des théories, des hypothèses en question, ou des lois de la nature que l'on veut établir ; et, quand on commence à parler de la théosophie, cette immense synthèse de la vie, on n'est pas en présence d'un fait simple, que l'on puisse prouver par une simple expérience.

Il faut beaucoup d'études pour comprendre les preuves que la science nous offre. Par exemple, si je désire comprendre l'évolution, ce ne sont pas des expériences qu'il me faudra, mais des

faits, une multitude de faits ; et la preuve de l'évolution dépendra d'une chaîne de raisonnements logiques et non pas d'expériences répétées. C'est, en réalité, sur des faits que l'on base la théorie, mais la preuve, on l'obtient en faisant appel à la raison ; et, à toute personne ignorante ou qui n'a pas étudié, il est impossible de prouver que l'évolution est réelle. Si cette personne n'a pas développé sa raison, sa faculté de logique, la théorie restera pour elle insaisissable. Plus les choses à prouver deviennent difficiles, plus les théories deviennent complexes, plus la preuve dépend de la capacité mentale de l'étudiant ; en un mot, on demande toujours plus de l'étudiant et, avant de savoir, il faut que sa raison évolue, il faut qu'il étudie, parfois pendant de longues années. Il ne nous est pas facile de connaître les lois de la nature par nos propres expériences et nos propres études, et il nous faut prolonger ces études pendant des années avant de comprendre les faits ; et encore, il est des questions si difficiles qu'il faut toute une éducation pour en comprendre les preuves.

La semaine dernière, j'assistais à une conférence sur les mathématiques ; le conférencier parlait de ces questions obscures et difficiles de la mathématique transcendante : — l'espace, et les idées que les hommes de science ont imaginées

pour expliquer l'espace. On s'est demandé si l'espace est plan, ou s'il est courbe. Mais songez que, pour la plupart des gens, de pareilles questions n'ont pas d'existence! Que veut-on dire par un espace plan ou courbe? Cela ne se comprend pas; pourtant, en entendant le conférencier, j'ai vu, par les preuves qu'il nous a offertes, que de grandes idées théosophiques très abstraites peuvent être prouvées par des idées mathématiques, c'est-à-dire que, si l'espace est courbe, une foule d'idées théosophiques sur les origines des univers deviennent beaucoup plus compréhensibles, et peuvent se prêter à des preuves mathématiques malgré tout ce qu'elles ont d'abstrait. Mais pour saisir cet ordre de preuves, il faut toute une éducation, et, comme on dit en Angleterre, ce n'est pas « l'homme de la rue » qui peut les comprendre.

Quelquefois, l'on se trouve en présence de faits que l'on ne peut prouver. Si l'on me disait, par exemple, qu'au centre de l'Afrique on trouve une nation de nains, je répondrais que c'est possible. Si c'était une question qui eût une grande importance au point de vue de la conduite, et si je ne pouvais aller en Afrique pour m'en assurer, il faudrait que je m'appuyasse sur le témoignage humain; j'aurais alors à peser la valeur de ce témoignage, et si les témoins étaient des savants

parlant un langage de vérité et ayant bien observé les faits, il serait possible que je trouvasse suffisantes les preuves basées sur leur témoignage.

Ainsi les preuves varient et, quand on commence à les réclamer, il faut en préciser la nature afin que ceux qui doivent les donner puissent démontrer ce que l'on peut prouver immédiatement, et ce que l'on ne peut prouver que par de longues études. Pour les étudiants, il est une espèce de preuve qui, selon moi, possède une grande valeur. Si je marche à tâtons dans une chambre plongée dans une obscurité profonde, je me heurte contre les murs, contre les meubles, contre tout. Si quelqu'un apporte de la lumière, je vois. Est-ce que je demande alors une preuve de la présence de cette lumière ? Non, parce que je puis voir, grâce à elle.

Il est une preuve de la théosophie qui est tout à fait analogue à la lumière que l'on apporte dans une chambre obscure. Pendant treize années de ma vie, je me suis brisé le cœur contre le problème de la misère humaine, je me suis brisé le cerveau contre l'énigme de la vie. Dans la théosophie, j'ai trouvé une lumière qui m'a donné le pouvoir de résoudre tous ces problèmes, de comprendre les causes de la misère humaine, et d'entrevoir la fin de cette misère; et mon cœur désormais bat paisiblement, mon cerveau est

lucide ; je ne me brise plus le cœur, maintenant, parce que je comprends, je connais les causes, je sais le but de l'évolution.

Voilà ce que la théosophie peut faire pour le cœur et pour l'intelligence; la vie que l'on ne pouvait comprendre devient intelligible, l'ignorance qui pesait comme un fardeau sur le cœur disparaît; la lumière se répand ; on était aveugle, maintenant l'on voit...

Cette preuve-là se rencontre de temps en temps lorsqu'on est face à face avec les problèmes de la religion. Vous savez que je voyage beaucoup dans les Indes, et les brahmanes ont l'habitude de me poser des questions difficiles tirées de leurs Écritures sacrées; maintes fois on m'a posé des questions sur des livres que je n'ai pas lus, dont je ne connais absolument rien; mais jamais l'on ne m'en a posé auxquelles je n'ai su répondre au moyen des lumières de la théosophie ; et si, dans les Indes, aujourd'hui, l'on reconnaît que je comprends les choses spirituelles, je dois ce résultat aux lumières de la théosophie, car un enfant qui possède ces lumières peut répondre aux questions des savants : *il voit* là où les autres sont aveugles.

Cette preuve est donc bien claire, et pour l'étudiant, et pour ceux qui posent les questions auxquelles ce dernier répond.

Mais ce n'est pas assez. Ce qu'il faut au monde,

ce sont des preuves qui attirent son attention sur notre philosophie, et lui prouvent qu'en elle il y a quelque chose à étudier ; à ces hommes du monde qui demandent si, vraiment, dans la théosophie, il y a quelque chose valant la peine d'être recherché, il faut démontrer l'existence d'une sagesse qui mérite d'être approfondie.

Il existe trois genres de preuves que l'on peut offrir aux gens du monde : il y a des preuves de l'existence d'une Sagesse antique qui est la base d'où toute connaissance humaine a procédé : c'est la première chose à prouver ; on peut offrir ensuite des preuves touchant à des faits isolés, à des doctrines particulières ; enfin, il y a, de la Réalité spirituelle, une seule preuve, mais c'est une preuve suffisante.

Nous avons ainsi trois groupes de preuves.

Le premier dépend de l'étude ; il faut étudier afin de savoir qu'il y a une Sagesse divine, une sagesse antique, qui est la base commune de toute vraie connaissance.

En étudiant ce sujet assez difficile, — et je ne puis ici qu'en indiquer les grandes lignes, — on commence par les identités qui existent ; identité entre toutes les religions, identité entre toutes les morales, entre toutes les branches de l'éthique humaine, identité des histoires des héros de la religion, identité des symboles de ces religions.

Voilà quatre identités qui existent dans le monde : les religions, les morales, les histoires, les symboles.

Tous les hommes instruits reconnaissent, à l'heure actuelle, que les religions ont une base commune ; ils ne sont pas d'accord sur ce qu'est cette base, mais tous reconnaissent que ces religions ont une source commune à laquelle elles ont puisé leurs doctrines. Il est impossible de nier ce fait. Vous pouvez appeler cela mythologie comparée, ou religions comparées : le fait est là ; et la seule différence qui existe entre nous, c'est que, d'un côté, l'on dit que toutes ces religions ont pour source commune l'ignorance des sauvages, et que les idées religieuses des temps modernes ne sont que le raffinement des idées grossières que l'on trouve parmi les peuples primitifs ; cette idée se rencontre partout en Occident. On reconnaît l'identité des religions, mais on déclare qu'elles sont toutes les fruits de l'ignorance humaine.

D'un autre côté, nous théosophes, nous répondons que cette assertion est fausse, et qu'il existe des preuves de sa fausseté.

L'on peut dire qu'il y a sept grandes doctrines religieuses que l'on retrouve partout, et qui s'affirment par les principes suivants : l'existence est une ; cette existence se montre comme tri-

nité, — trinité d'existence divine ; l'on trouve des êtres surhumains et sub-humains ; l'esprit de l'homme sort de l'esprit divin ; l'âme humaine évolue ; cette évolution de l'âme est dirigée par une loi de causalité ; l'homme enfin peut devenir parfait.

Voilà sept déclarations communes à toutes les religions.

Où les rencontre-t-on d'abord ? Chez les sauvages, sous des formes grossières, ou dans l'antiquité, sous les formes les plus nobles et les plus sublimes ?

Pour répondre à cette question, il faut étudier les livres les plus anciens, les Écritures sacrées de l'antiquité. Tous ces livres contiennent ces idées sous leur forme la plus noble, la plus admirable, la plus raffinée, tandis que les livres modernes, les livres que l'on écrit aujourd'hui, n'en font même pas mention.

Dites-moi : pouvez-vous trouver, dans un seul livre contemporain, les idées si hautes concernant l'homme, Dieu et la Nature que l'on peut lire dans les écritures chinoises, égyptiennes et hindoues qui sont parvenues jusqu'à nous ? Dans ces grandes littératures du monde antique, on les trouve sous leur forme la plus sublime ; on n'a rien ajouté à ces idées ; on n'a rien ajouté à ces connaissances. Le monde moderne est vulgaire

en face du monde antique quand il parle de Dieu, de l'homme, de l'âme et de son évolution.

Mais si nous reconnaissons que ces idées sont plus sublimes dans l'antiquité que de nos jours, que les anciens en parlent avec plus de profondeur et de clarté, comment pouvons-nous affirmer que ces idées, cependant si anciennes, doivent leur origine à la littérature moderne ?

Par l'étude, vous saurez que vous ne pouvez accepter cette prétention de notre époque, que toutes les grandes idées religieuses proviennent de l'ignorance des sauvages. Parmi les sauvages, on trouve, il est vrai, ces idées, mais sous une forme dégénérée, et si l'on demande à ces gens des explications, l'on reconnaît toujours derrière leurs idées les mêmes conceptions grandioses de l'antiquité. Donc, si l'on constate que les idées sur lesquelles toutes les religions sont basées se trouvent exprimées plus clairement, avec plus de beauté, avec plus de simplicité, dans l'antiquité que de nos jours, on peut très bien dire qu'elles sont basées sur une Sagesse antique, et non sur l'ignorance antique.

Tel est donc le premier point à étudier : les religions du monde, — ces grandes religions de l'Orient et de l'antiquité, — et vous y trouverez une première preuve de l'existence d'une vraie théosophie.

Après l'identité des religions, nous trouvons l'identité des morales. Si vous voulez lire la littérature chinoise, vous y trouverez une morale pure qui existait six siècles avant la naissance de Jésus-Christ. A cette époque, encore, dans les Indes, le Bouddha prêcha son évangile dans lequel on retrouve la même éthique, les mêmes devoirs pour l'homme, les mêmes règles de conduite.

On peut remonter plus haut encore dans l'antiquité : 5.000 ans se sont écoulés depuis que le grand Krishna a prêché sur le sol des Indes, et, dans ses paroles, on retrouve la même morale, la même idée sublime du devoir humain, les mêmes règles d'une conduite parfaite.

On peut remonter jusqu'à Manou, dont l'existence pour le monde moderne se perd dans la nuit des temps. Dans sa doctrine, c'est encore la même morale, les mêmes devoirs, les mêmes règles de conduite.

Partout, donc, nous rencontrons l'identité des morales, et, dans les livres modernes, il est impossible de trouver de nouvelles règles de conduite, de nouvelles idées éthiques ; on répète toujours la morale de l'antiquité, on ne peut pas en inventer une nouvelle.

Après l'identité des morales, on retrouve partout l'identité des histoires des fondateurs de

religions ; et ces histoires semblables se répètent de temps en temps.

Ici, il faut étudier l'histoire de Jésus, de Bouddha, de Krishna ; ce sont partout les mêmes idées et les mêmes événements de la vie, parce qu'il y a là ce que l'on appelle la légende, c'est-à-dire une vérité spirituelle voilée sous la vie matérielle d'un homme.

En effet, c'est vraiment l'histoire de l'âme humaine que l'on retrouve dans l'histoire de la vie des grands fondateurs de religions ; ils vivent comme des hommes sur la terre, mais comme des hommes surhumains, et, dans leur vie, on trouve les vérités qui concernent l'évolution de l'âme humaine ; dans la vie du Christ, dans celles du Bouddha et de Krishna, on retrouve toujours les mêmes événements ; c'est comme un grand drame sur le théâtre du monde : les mêmes faits se renouvellent, l'artiste a toujours le même rôle à jouer.

Enfin, reste l'identité des symboles dans les religions. La croix n'est pas un symbole tout à fait chrétien ; on la retrouve partout, en Égypte, en Perse, dans les Indes, en Grèce, à Rome, partout. Et sur les pyramides, dans les grottes de l'Orient, dans les cavernes de l'Amérique, on retrouve le même symbole.

Pourquoi cette identité de symboles ? C'est que toutes les religions proviennent de la même

grande Loge des Maîtres qui est leur source, et leurs fondateurs en ont gravé les symboles d'une manière semblable, afin que toutes reconnussent qu'elles avaient une source unique.

C'est ainsi qu'il faut étudier pour découvrir des preuves.

Quittons maintenant ce sujet et arrivons au deuxième groupe de preuves, les preuves des faits isolés à propos desquels on peut faire des expériences.

La réincarnation, par exemple, est un fait de la nature dont la théosophie parle beaucoup ; elle dit que l'âme s'incarne, qu'elle passe par bien des vies différentes, qu'elle habite des corps divers et subit des expériences constamment répétées, de vie en vie.

Mais, dit-on, la réincarnation est-elle bien un fait? Si je suis une âme réincarnée, où est la mémoire de mes incarnations précédentes? où puis-je trouver le souvenir de ces faits qui se sont passés dans des vies passées? Vous me dites que j'ai vécu déjà maintes fois sur la terre, pourquoi n'ai-je pas la mémoire de ces existences antérieures?

A toutes ces questions, l'on peut faire une réponse bien nette : c'est qu'il y a, sur terre, actuellement, bien des personnes qui ont la mémoire de ces vies précédentes, qui n'en ont pas perdu la connais-

sance, qui peuvent s'en souvenir. J'en ai rencontré moi-même et je crois que si, de votre côté, vous vouliez faire des recherches parmi les personnes que vous connaissez, vous pourriez en trouver quelques-unes qui ont gardé certaine mémoire du passé.

Dans les Indes, on rencontre beaucoup d'enfants qui se rappellent leurs vies antérieures. Je vais vous citer le cas d'un petit garçon de sept ans, qui dit un jour à son père, dont je tiens le fait : « Je me souviens d'un village où je suis né et qui s'appelle de tel nom. » — « Mais, mon enfant, lui répondit son père, tu n'es pas né dans ce village, tu es né ici, dans cette maison. » — « Je ne veux pas dire que je sois né actuellement dans la ville dont je parle, reprit l'enfant, mais j'y suis né dans une vie passée ; j'y suis mort à cinq ans, en me noyant dans une petite rivière tout près de la maison de ma mère. » Le père de cet enfant, qui était Hindou, croyait à la réincarnation ; il résolut d'amener l'enfant au village mentionné et de vérifier par soi-même si la mémoire de l'enfant était réelle, ou si ces paroles n'étaient que des imaginations d'enfant. Un beau jour, en compagnie de son fils, il se promena dans la direction de ce village, sans rien dire ; mais quand il s'en approcha, l'enfant lui dit : « Voilà le village où je suis né. » Le père, toujours sans rien dire, continua sa

promenade en voiture, et plus loin l'enfant lui dit : « Voilà la maison où demeure ma mère. » Ils descendirent de voiture, et entrèrent dans la maison où se trouvait en effet une femme. L'enfant lui dit : « Ne vous rappelez-vous pas que vous avez eu un petit garçon ? » — « Si, lui répondit la femme, mais mon enfant est mort. » — « Il s'est noyé, n'est-ce pas? dans la petite rivière qui est là ? » — « Bien sûr, dit la femme, mais qui donc es-tu, toi qui me rappelles cela ? » — « Je suis ton fils, c'est moi qui ai été noyé dans cette rivière ; » et l'enfant raconta son histoire, ce que sa mère lui avait dit en l'envoyant se laver à la rivière, et comment il était tombé et s'était noyé.

Ce n'est pas là un cas isolé. Je vous raconte celui-ci parce que je l'ai examiné moi-même, et j'en puis parler en connaissance de cause ; mais en maintes occasions, dans les Indes, on peut trouver des enfants qui se souviennent de leur passé ; ce sont d'habitude des enfants morts très jeunes, et qui se sont réincarnés immédiatement ; dans ces cas, la mémoire a beaucoup plus de force pour faire impression sur le nouveau cerveau, et l'enfant, dans ces conditions, retrouve facilement des souvenirs de son passé.

Mais il existe aussi des hommes et des femmes qui possèdent cette mémoire et l'idée que l'on ne

péut avoir aucun souvenir des vies précédentes est fausse. Vous pouvez vous demander s'il vous est possible, à vous aussi, de recouvrer cette mémoire ; cela est possible, mais difficile, et pour une raison bien simple.

Si vous voulez rappeler le souvenir du passé, il faut absolument vivre, non dans le corps physique, mais dans l'âme qui passe de vie en vie. Ce corps, en effet, est un nouveau corps, ce cerveau n'a pas eu de vie précédente ; l'âme, au contraire, passe d'un corps à l'autre, et c'est en elle qu'il faut chercher la mémoire du passé. Mais si vous fixez constamment votre attention sur les choses extérieures, si votre vie se passe sans cesse en dehors et non en dedans, si elle s'attache aux sens, et non à l'esprit, comment pourrez-vous retrouver les tableaux du passé ?

Je viens de lire sur cette question une petite brochure très intéressante dans laquelle l'auteur dit une chose bien vraie. Imaginez-vous, dit-il, que vous avez là une lanterne magique, et que des tableaux soient projetés sur un drap blanc ; vous ne pourrez les voir que si la salle est dans l'obscurité. Si vous ouvrez toutes les portes, et que la lumière du soleil pénètre, vous ne verrez plus rien, les tableaux auront disparu, parce que leurs couleurs délicates ne peuvent se montrer quand la lumière du soleil frappe ce drap ; ces

couleurs disparues sont là pourtant : mais vous ne pouvez les voir.

Les tableaux des vies passées sont en vous, mais vous ne pouvez les apercevoir, parce que les vives sensations de la vie actuelle sont comme une lumière très vive qui vient les atténuer. Si vous voulez les voir, il faut vous retirer dans votre âme, vous absorber dans la méditation ; il faut oublier le présent : alors vous retrouverez le passé.

Si vous voulez le faire avec patience, avec courage, avec la volonté ferme de recouvrer cette mémoire, elle vous reviendra, comme elle est revenue à maintes personnes qui en ont fait l'expérience ; mais, si vous voulez faire de semblables expériences, il faut y consacrer beaucoup de temps, des efforts répétés, une concentration totale de votre mental. Quand vous voulez acquérir une science, aujourd'hui, vous donnez des années à son étude ; vous ne pouvez apprendre la science de l'âme sans lui consacrer des années également. C'est ainsi seulement que vous pourrez faire des expériences personnelles ; sinon, cela ne vous sera pas possible.

Il y a bien d'autres preuves de la réincarnation, quoiqu'elles ne soient pas aussi satisfaisantes que celle provenant de la mémoire individuelle. La théorie de la réincarnation est la seule qui soit

vraiment satisfaisante, qui jette de la lumière sur la vie, et nous permette de la comprendre. La misère humaine dont j'ai parlé ; ces grandes inégalités que l'on rencontre dans le sort des hommes ; la vertu du saint, le vice du criminel, comment expliquer ces différences si l'âme est nouvellement créée dans chaque personne venant au monde ? Est-il possible que Dieu crée une âme criminelle quand il peut créer une âme sainte ? Est-il possible qu'il fasse des criminels d'un côté et des saints de l'autre ? Comment donc expliquer la chose ? La loi d'hérédité en donne-t-elle l'explication ? Non. L'on nous dit aujourd'hui que le père ne peut transmettre ses qualités à ses enfants ; la théorie de Weissmann, qui a remplacé celle de Darwin, nous apprend que les qualités acquises ne peuvent être transmises aux enfants, et les faits de la vie démontrent la vérité de cette théorie. Le génie ne se transmet pas du père au fils ; au contraire, il est stérile ou il a des enfants médiocres. Un saint ne peut pas transmettre sa sainteté à ses enfants ; quelquefois, même, ses enfants sont vicieux, ou rien moins que des saints.

Partout, on trouve que les hommes sont des individus, chacun d'entre eux ayant un caractère personnel, un caractère ne se transmettant pas de père à fils, un caractère créé par

lui-même. L'on commence ainsi la vie avec un caractère bien défini, bien précis ; on naît criminel ou saint.

Voilà des faits que nous devons reconnaître ; si nous voyons, parmi les hommes, des caractères si divers ; si nous trouvons dans les âmes humaines tous les signes de l'évolution, tous les degrés du développement ; si nous rencontrons des hommes très inférieurs, d'autres un peu plus élevés, d'autres meilleurs encore, et ainsi de suite jusqu'à ce que nous atteignions les saints ; si nous trouvons tous les degrés du vice et de la vertu, ne sont-ce point là vraiment les signes d'une croissance de l'âme, et non pas d'une création capricieuse de Dieu ?

Quand on voit des différences continuelles, quand on constate que tous les étages sont occupés par des hommes à divers points de l'évolution, comment peut-on nier le développement progressif de l'âme. Lorsque vous voyez, dans une forêt, des arbres différents, les uns petits et les autres grands, dites-vous que Dieu les a créés au degré de développement qu'ils atteignent ? Mais non ! Vous savez bien qu'ils n'ont pas été produits brusquement avec ces formes différentes et que leurs inégalités proviennent de leur croissance, et non d'une création spéciale.

Il en est de même pour les âmes si diverses de

l'humanité. Et vous trouverez là vraiment la preuve de la réincarnation, car ces différences, que vous voyez partout, sont les signes de l'évolution.

C'est là une chose sérieuse à étudier. Je ne veux pas que vous me croyiez sur parole ; je désire seulement que vous étudiiez, parce que, de l'étude, vous arriverez facilement à la croyance.

Mais il y a des faits encore plus isolés que celui dont nous venons de faire mention. Par exemple, la continuité de la conscience au delà de la mort. C'est là encore un fait dans la nature. Peut-on en trouver des preuves ? Peut-on prouver que la mort n'est pas la mort ?

Oui, on le peut, — et de deux façons différentes. La première est celle qu'emploient les spirites, la seconde est celle qu'emploient les occultistes. Ces deux voies sont tout à fait différentes.

Les expériences spirites sont souvent vraies ; je sais bien que quelquefois l'on a fraudé, mais il y a des faits exacts, précis. Au moyen d'un médium ou d'un sensitif on rappelle, à la terre, les âmes qui ont passé au delà de la mort ; ces âmes en se servant du corps du médium peuvent parler, écrire, et donner des preuves de leur existence. Mais cette voie est dangereuse, et pour les médiums, et pour les âmes ; elle est contraire à la loi de l'évolution ; elle matérialise les esprits.

La voie que suivent les occultistes est différente. Il faut purifier le corps et méditer afin de pouvoir quitter le corps ; il faut concentrer le mental et développer l'intelligence, pour devenir capable de sortir momentanément du corps pendant la vie, comme les hommes le quittent à jamais par la mort. En sortant du corps, l'on se trouve dans l'au-delà, on peut reconnaître les soi-disant morts, on peut parler avec les âmes qui se trouvent dans ce domaine, on peut connaître leur vie. Le corps reste sur le plan physique, et en le rejetant l'intelligence s'en va dans le monde invisible, et l'on trouve que la mort n'a pas le pouvoir de détruire l'intelligence.

C'est encore là une expérience que l'on peut faire ; mais il faut du temps pour purifier le corps ; il faut du temps pour concentrer le mental ; il faut des efforts répétés, des efforts considérables pour sortir du corps. C'est une chose difficile, je le sais ; mais elle est possible, — *je le sais aussi*. Les témoignages de l'antiquité sont unanimes sur cette question; dans toutes les grandes Écritures du monde, on peut lire que l'expérience a été faite ; aujourd'hui, dans nos temps modernes, au milieu de la vie actuelle, il est des hommes qui répètent ces expériences; on peut les faire aussi bien que dans l'antiquité, parce que l'âme de l'homme est la même chez tous, elle a les mêmes pou-

voirs aujourd'hui que dans l'antiquité, et l'expérience peut être renouvelée de nos jours si l'on suit les mêmes méthodes, si l'on fait les mêmes sacrifices.

Voilà les preuves que vous pouvez trouver par vous-mêmes, les preuves que quelques-uns parmi nous ont obtenues directement. Nous avons la connaissance personnelle de ces mondes invisibles, et, si vous voulez la posséder vous-mêmes, si vous voulez répéter ces expériences, il faut leur donner votre temps, il faut faire des efforts comme en font aujourd'hui les hommes de science ; l'on ne peut acquérir la connaissance directe dans les universités sans des années d'étude ; si vous voulez acquérir la science de l'âme, il vous faudra, à vous aussi, des années de travail.

Mais, en commençant, j'ai dit qu'il n'y a qu'une seule preuve complète, parfaite de la réalité spirituelle : c'est vrai. Toutes ces expériences, que prouvent-elles ? Prouvent-elles l'âme ? pas du tout. Elles prouvent seulement l'existence des mondes qui sont invisibles aux yeux de chair. Ce n'est pas là l'esprit, l'âme, ce n'est pas la Vie divine. Jamais on ne pourra prouver la réalité spirituelle par la preuve de l'existence de la matière invisible aux yeux physiques ; jamais vous ne trouverez la preuve complète de l'esprit en prouvant la multiplicité des états de la matière.

Vous pouvez voyager de pays en pays, de monde en monde, de planète en planète, de soleil en soleil; vous n'aurez que des phénomènes matériels toujours divers; vous n'aurez pas la Vie divine, l'Esprit divin qui est en l'homme; jamais cette réalité de Dieu ne se fera comprendre par la matière. L'on ne peut reconnaître la vérité que lorsqu'on la possède en soi, que lorsqu'on a la capacité de voir; la lumière n'existe pas pour ceux qui n'ont pas d'yeux; le son n'existe pas pour ceux qui n'ont pas d'oreilles, les odeurs n'existent pas pour ceux qui n'ont pas d'odorat : il faut avoir en soi la capacité de perception pour percevoir les choses du dehors. Cela est vrai dans tous les mondes, dans tous les cas.

Si j'avais ici un sauvage et un grand littérateur français, croyez-vous que le sauvage reconnaîtrait le génie de ce littérateur ? Croyez-vous que ce sauvage pourrait reconnaître la grandeur d'un Victor Hugo, s'il était en face de lui ? Non ! pour lui Victor Hugo ne serait qu'un homme ordinaire ; il ne pourrait reconnaître le génie, parce qu'il est encore ignorant.

Vous ne pouvez reconnaître, dans le mental, dans la morale, dans l'esprit, que ce dont vous avez la mesure en vous-mêmes. Si vous lisez le récit de quelque fait héroïque et que vous l'aimiez, que vous l'admiriez, qu'est-ce que cela prouve ?

c'est qu'en vous il y a le germe de l'héroïsme, et que, sans ce germe, vous ne pourriez pas admirer. Vous admirez, vous avez le désir d'imiter cet exploit ; or le désir, c'est le commencement de l'action, et, si vous pouvez comprendre l'héroïsme, c'est que vous avez la capacité, en vous, d'être un héros à votre tour.

Il en est de même avec Dieu, avec l'Esprit divin qui est en vous, qui est Dieu. Il faut développer l'esprit si vous voulez connaître la Divinité ; il faut faire évoluer l'âme, si vous voulez reconnaître l'Ame, l'Ame suprême, l'Ame universelle.

Là seulement est la preuve complète, parfaite, absolue de la réalité des choses spirituelles ; de la réalité des choses les plus grandes, des choses vraiment réelles.

Jamais au moyen de phénomènes, jamais au moyen de preuves que l'on peut produire dans une salle, jamais par les choses matérielles que l'on cherche en ce moment, vous ne trouverez la Réalité suprême. C'est dans le cœur de l'homme, dans son esprit, dans son âme, qu'est le vrai Dieu intérieur qui connaît le Dieu extérieur de l'univers ; et, si vous voulez le connaître, si vous voulez savoir que l'Éternel est un fait, que l'âme est une réalité, il faut développer l'âme germinale qui est en vous ; alors, avec les yeux de cette âme, vous reconnaîtrez l'Ame suprême. Il n'y a pas d'autre

preuve de l'existence de Dieu, — comme le disent les Écritures hindoues, — que celles que l'on trouve dans l'esprit, car l'esprit est de la même nature que Dieu (1).

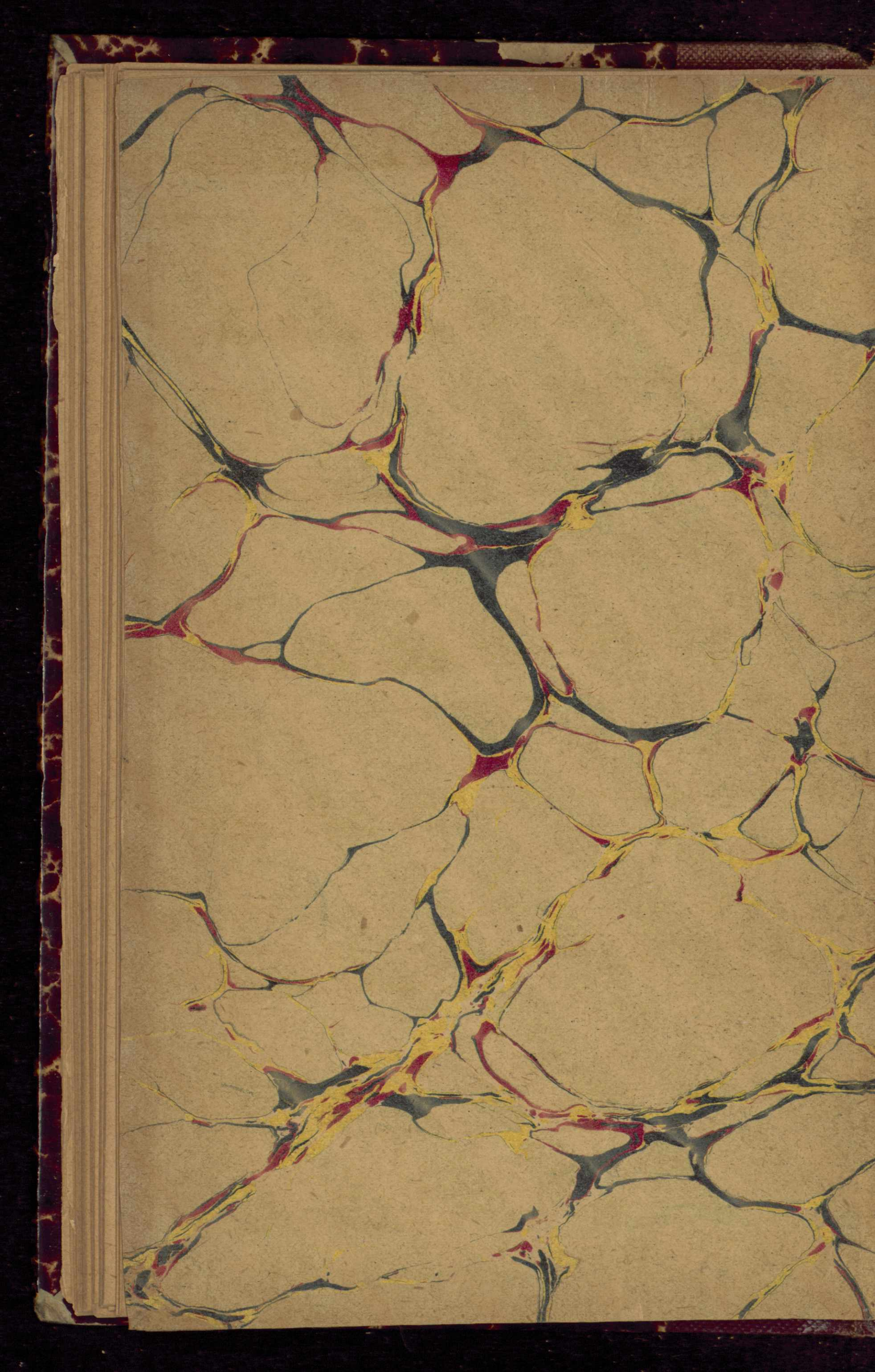
(1) *Conférence donnée par Mme Annie Besant, le 28 juin 1900, à l'Hôtel des Sociétés savantes, rue Serpente.*

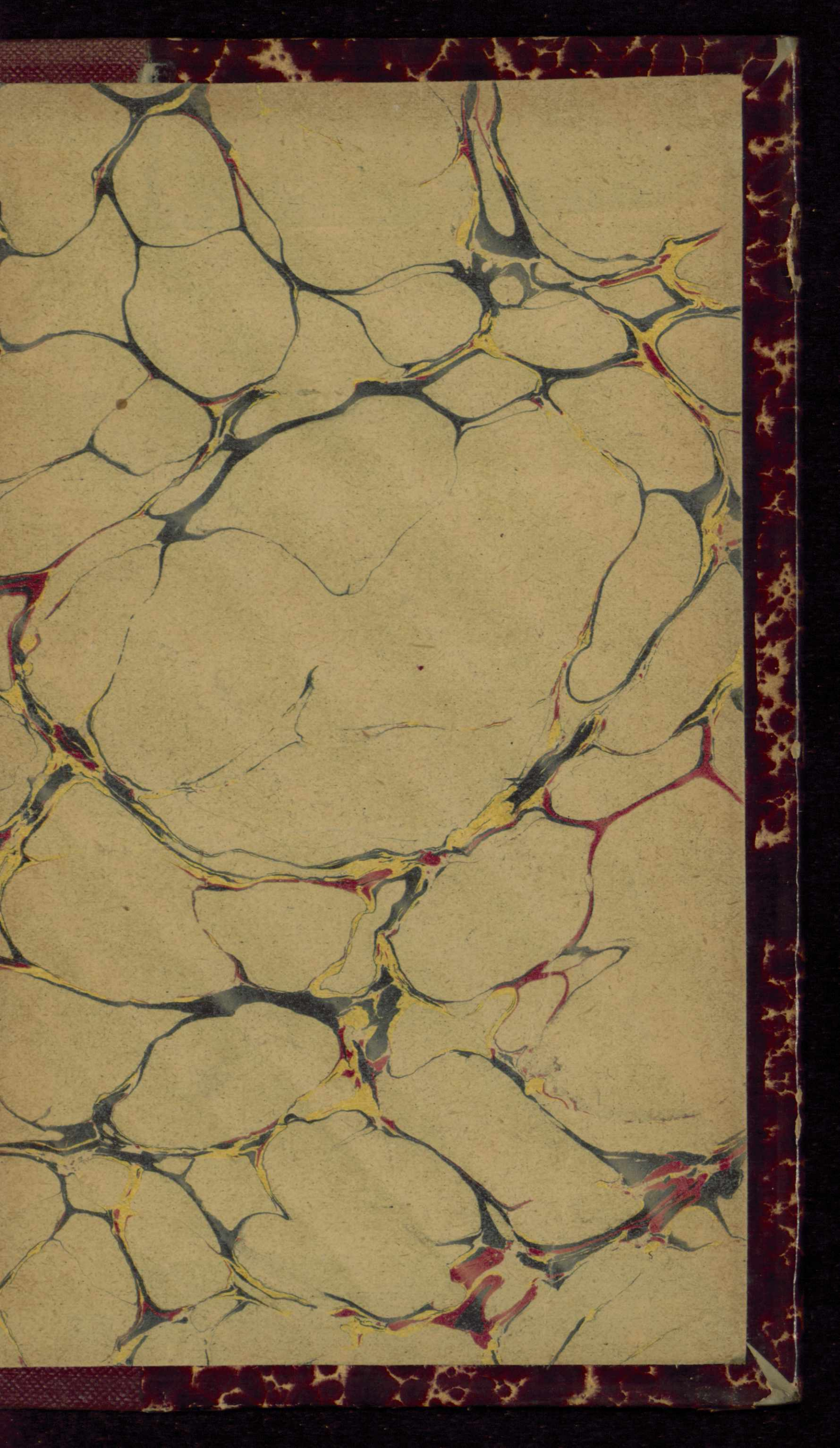


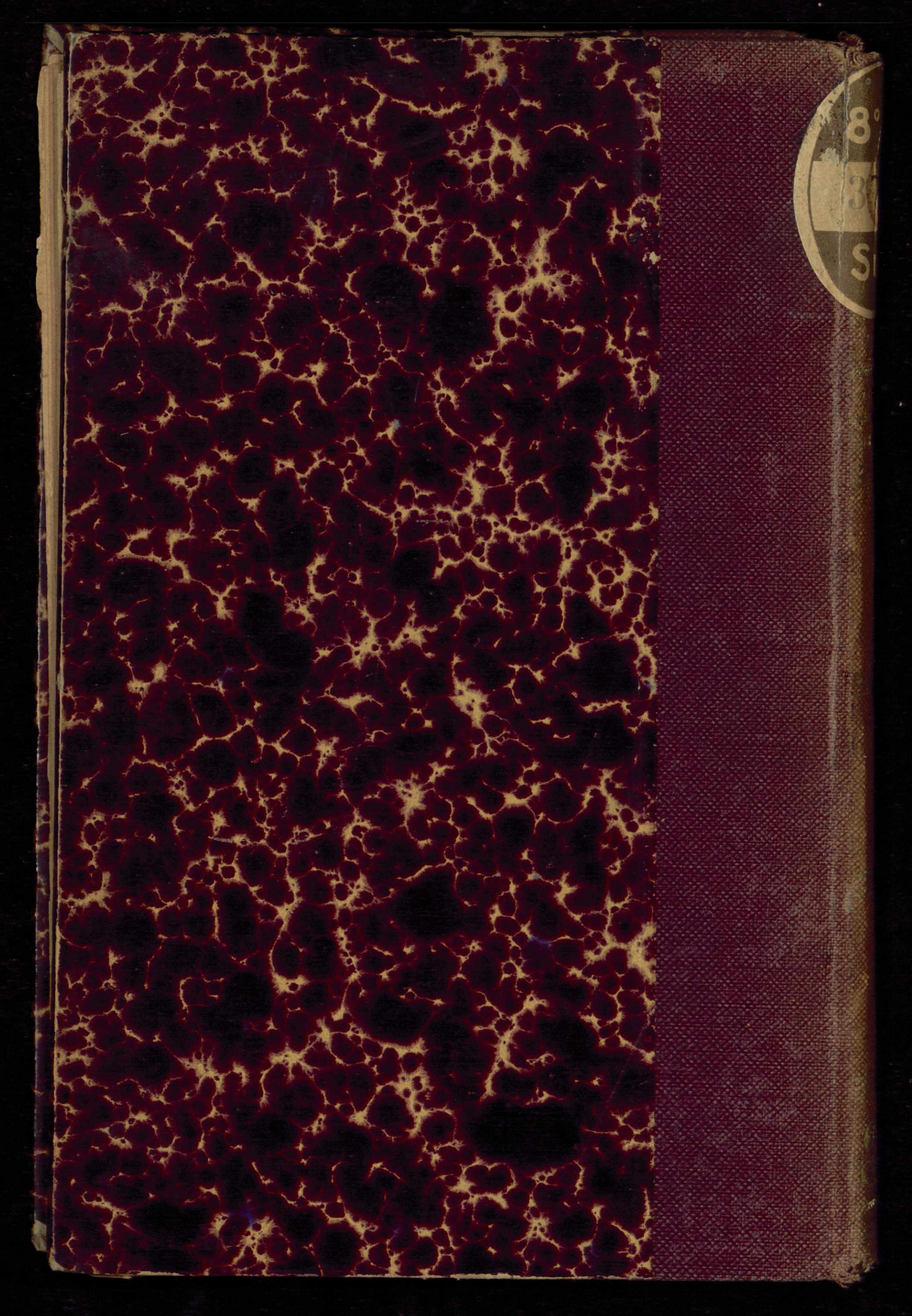
TABLE DES MATIÈRES



3-10-00. — Tours, Imp. E. Arrault et Cie.






8°



